

VOTRE JOURNAL DE QUARTIER

La Page, journal de quartier dans le 14^e, est publiée par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Elle est ouverte à toutes et à tous : vous pouvez vous joindre à nous, en envoyant vos articles ou vos informations (BP53, Paris Cedex 14) ou en téléphonant au 43.22.03.86.

La Page

Du Mont Parnasse au Mont Rouge

N° 10- 8F

SPECIAL VIE DE QUARTIER

UN VILLAGE DANS LA TÊTE

Excès de nombrilisme, crise existentielle ? La Page s'interroge: la vie de quartier, aujourd'hui, dans le quatorzième, qu'est-ce que c'est, est-ce que ça existe vraiment, comment on l'imagine, comment on la vit ? Une première série d'articles, enquête, témoignages... Le mythe du quatorzième "village" risque d'en prendre un coup. Les questions restent plus que jamais ouvertes. A vos plumes!



Commerçants et marchés structurent la vie du quartier.

UN QUARTIER A LA RECHERCHE DE SON AME

Histoire des "Mouchottiens" des origines à nos jours... (lire page 3).

RUE DE LA GAITE: D'UN MONDE A L'AUTRE

Changer l'évolution de la rue, lui redonner une vocation artistique et culturelle, c'est ce que demande l'association des habitants du quartier Gaité-Montparnasse; la Mairie est de la partie. Enquête et interviews. (lire page 4).



LES NOUVEAUX MYSTERES DE LA RUE DU CANGE

Depuis Léo Malet, la rue a bien changé; pour la découvrir, il suffit de passer l'une des trois arches qui y mènent. Balade entre mimosas et glycine. (lire page 5).

LE LANGAGE DE LA NATURE

Francis Harburger, peintre naturaliste, aime passionnément Paris et le 14^e où se trouve son atelier. (lire page 6).



LA CULTURE ROCK PASSEE EN REVUE

Un journal de rock a élu domicile dans le 14^e: *Les Inrockuptibles*. Un rafraîchissement dans l'univers sclérosé de la presse spécialisée. (lire page 8).

RENCONTRER LA PAGE

Mardi 26 mars à partir de 20h30, vous pouvez venir rencontrer les membres de l'équipe qui réalise le journal pour bavarder et prendre un verre. C'est au Clair de Nuit, 9 rue Deparcieux, dans la salle du sous-sol.

EDITO

Le spectacle continue

Au contraire de ses confrères, La Page n'a pas envoyé de correspondant spécial pour couvrir (coco, tu me cadres les mouches en gros plan!) cette formidable épopée des temps modernes qui nous ravale tous à l'âge de pierre. Au moment où nous écrivons, cette guerre n'a touché le 14^e que très légèrement: il faut espérer qu'elle n'aura d'autre conséquence que la disparition aussi soudaine que courte de certaines denrées (sucre, huile, riz...) des rayons des supermarchés. De notre 14^e qui se dirige tout droit vers le printemps, avec ses lilas qui fleuriront blancs ou roses, avec ses petits oiseaux qui gazouilleront au matin, avec ses petits cœurs qui battront plus vite, nous avons voulu vous raconter la vie de quartier. Les circonstances, si une humeur belliqueuse et patriotique s'était emparée de nous, nous auraiènt poussés à titrer: Pas de quartier! Les circonstances sont là; l'humeur est plutôt au dégoût, à la révolte, à l'inquiétude. La Page, de par son rythme de parution, ne peut coller à l'actualité. Et quand vous

lirez ce numéro, l'Histoire sera passée par là. Les quartiers resteront, mais pour quelle vie? Autour de nous, dans notre quartier, notre rue, ce fragile équilibre qui existe entre les communautés résistera-t-il? Le risque pour nous est là: cette déchirure qui peut survenir entre ceux qui jusqu'alors se côtoyaient, se parlaient au hasard des cafés ou des épiceries... Loin de nous, cette guerre, que déforment les écrans de télévision en n'en montrant que l'aspect spectaculaire, fait oublier l'injustice et l'exclusion, la violence et la précarité; comme si tout cela n'existait plus soudain. A la porte de Vanves, près du périphérique, le hangar de tôle des Restau du Cœur n'a plus la cote de l'Audimat, et pourtant, en ce début glacial de février, ils sont nombreux ceux qui viennent y trouver nourriture et chaleur. Et le spectacle continue! On ne remerciera jamais assez Guy Debord et nous vous conseillons la lecture de son dernier livre, paru comme les précédents aux éditions Gérard Lébovici: *In girum imus nocte et consumimur igni*. Un palindrome plein de sens...

Cette vie de quartier donc: nous avons analysé les réponses à un questionnaire sur ce thème. Si l'on se réfère à une précédente enquête parue il y a une dizaine d'années dans *Le 14ème Village*, il semble que les sentiments n'ont pas changé: le "village" comme mythe, comme réalité?

Un quartier qui se met à bouger: la rue de la Gaité. Et puis au fil des promenades et des rencontres, des gens qui racontent leur quartier, des lieux et des édifices, de la rue Du Cange à l'église Notre-Dame-du-Travail.

Malgré les destructions et les rénovations le 14^e essaie de demeurer cette juxtaposition de plusieurs villages, aux abords qui se mêlent et se chevauchent et dont les centres restent bien identifiés.

Dans ce numéro de *La Page* vous trouverez vos rubriques habituelles, plus quelques autres; vous fêmerez; vous applaudirez pour ces articles au vitriol, ces couleurs chatoyantes, ces femmes fatales, cet humour distingué et cette liberté de ton. *La Page?* matin, quel journal de quartier!

Enquête

LA VIE DE QUARTIER, MYTHE ET REALITES

Pour répondre à la question "C'est quoi, la vie de quartier?", le mieux à faire était d'aller interroger les intéressés: les habitants du XVI^e. C'est ce que nous avons fait. Peu de réponses. Quelques enseignements.

Le questionnaire que nous avons diffusé autour de nous ne permet pas, bien sûr, d'établir un "sondage" scientifique. Nos moyens, nos relations ne sont pas suffisants pour constituer un "échantillon" un tant soit peu représentatif. Nous avons cependant essayé de diversifier au maximum le type de réponses, en interrogeant des habitants du quartier plutôt extérieurs à l'activité du journal.

Il n'empêche, sur les vingt-huit réponses que nous avons pu exploiter, seize interviewés citent *La Page* parmi leurs sources d'information sur la vie du quatorzième. De même, notre "échantillon" accuse une nette surreprésentation des professions dites "intellectuelles" (notamment sept enseignants, deux étudiants, deux journalistes...) et des retraités. Par ailleurs, nos "sondés" ne sont pas des petits nouveaux dans le quartier: ils sont quinze à vivre dans le quatorzième depuis plus de dix ans; deux seulement y habitent depuis moins de trois ans. Cette disproportion se retrouve dans l'âge de nos interlocuteurs: la majorité a plus de 35 ans.

GARE AUX EXTRAPOLATIONS

Autant d'indications qui poussent à la plus grande prudence avant de

tirer le moindre enseignement de cette enquête... Nous pensons cependant que les réponses fournies permettent d'esquisser une série de pistes de réflexion. Notamment parce qu'elles éclairent un certain "ressenti" concernant la réalité de la vie de quartier vue et vécue par chacun; elles peuvent par ailleurs être rapprochées de l'étude de Sabine Chalvon-Demersay, "*Le Triangle du quatorzième*" (lire article ci-contre). Mais revenons à nos "sondés"... Majoritairement, c'est par hasard qu'ils sont venus s'installer entre Montparnasse et Montrouge; si quatre d'entre eux y sont tout simplement nés, ce sont plus prosaïquement les aléas du marché immobilier qui semblent "faire" les citoyens du quatorzième. L'attrait de relations personnelles dans le quartier ou les qualités propres de l'arrondissement restent minoritaires (six ou sept réponses chacun), de même que des motivations d'ordre pratique (proximité du lieu de travail, etc.).

... Pourtant, quand on y est, on veut y rester. C'est ce qu'affirment les trois quarts de nos interlocuteurs: s'ils étaient contraints de quitter leur logement actuel, ils chercheraient à rester dans le quatorzième (1), au nom, tout aussi massivement, de la qualité de la vie dans l'arrondissement (lire ci-dessous). Plus rarement, des raisons d'ordre pratique ou relationnel sont évoquées pour expliquer ce désir de rester dans le quartier.

DES LIEUX ET DES GENS

Mais qu'est-ce qui justifie cette séduction que semble opérer notre arrondissement sur ses habitants? Pour nos interviewés, le quatorzième n'est pas une ville d'ortoir; les deux tiers d'entre eux y vivent aussi dans la journée; seules neuf personnes

admettent qu'elles n'y sont présentes que le soir et pendant les week-ends. Le quatorzième est un arrondissement dans lequel on aime sortir (même si notre "échantillon" n'est pas spécialement noctambule: sept personnes seulement affirment sortir plus d'une soirée par semaine). On va au cinéma à Montparnasse bien sûr, mais surtout à Alésia; pour les soirées au restaurant, on cite volontiers la rue Daguerre... mais, globalement, les réponses restent très dispersées.

Le quatorzième est aussi un quartier commerçant. C'est là, à la quasi-unanimité, que nos interviewés font leurs courses: chez les petits commerçants autant, apparemment, que dans les grandes surfaces; on va moins, semble-t-il, au marché (sauf à considérer la rue Daguerre comme tel...).

Voilà pour les lieux; en ce qui concerne les gens, les choses semblent plus compliquées. Si les trois quarts de notre "échantillon" disent avoir des amis ou de la famille dans le quatorzième, rares sont les interviewés qui souhaitent s'étendre sur les relations qu'ils entretiennent avec les gens du quartier, les commerçants ou leurs voisins. Ils sont encore les trois quarts pour "expédier" la question en qualifiant ces relations de "bonnes" sans plus, voire d'"anodines".

DES CITOYENS PASSIFS?

Cette espèce d'indifférence à l'égard des autres habitants du quatorzième, on la retrouve dans la faiblesse de l'activité associative: deux interviewés pratiquent la sculpture, un autre fait du jazz, un quatrième du théâtre... un seul est membre d'une association de parents d'élèves.

A la question "Y a-t-il des choses dans le quatorzième dont vous aime-

riez vous occuper?", "rien" est la réponse majoritaire. Les autres réponses, de façon très éclatée, indiquent la défense du cadre de vie, la lutte contre les promoteurs, contre la mairie, pour la défense des personnes défavorisées, pour le respect de l'être humain, les questions liées à l'enfance ou à la santé... comme des champs d'action possibles.

LE MYTHE DU VILLAGE

Nos interlocuteurs, rappelons-le, ne peuvent en aucun cas être considérés comme "représentatifs" de la population du quatorzième. Peut-être sont-ils proches, cependant, du profil des lecteurs de *La Page*? Toujours est-il qu'ils semblent focaliser un certain nombre de comportements et de contradictions qui nous préoccupent au premier chef.

Habitants du quartier de longue date, consommateurs des ses équipements

commerciaux et culturels, de ses lieux les plus connus, attachés au quatorzième, mais sans que cette affection soit forcément liée à des gens, à des visages ou à des expériences de vie collectives... nos "sondés" semblent complètement adhérer au mythe du quatorzième "village"; il faut pourtant bien reconnaître que leur pratique n'a pas grand chose de "villageoise".

On peut alors se demander si la question n'est pas, au-delà du mythe, de commencer par construire au quotidien des relations réelles avec nos voisins, nos commerçants, etc. Reconstruire le "village", c'est d'abord cesser de croire qu'il existe encore.

(1) A noter, parmi les réponses reçues, celle d'un d'ex-quatorzième "exilé" dans le onzième, parce que les loyers y sont moins chers...



Dessin Chantal Montellier

Conversations de quartier

S'attacher

De la trentaine de questionnaires, nous avons extrait quelques idées sur la perception de la vie de quartier et sur la façon dont elle est vécue. S'il subsiste un fort attachement au quartier, c'est légèrement en décalage avec la réalité du rapport à ce même quartier. La plupart des personnes interrogées manifestent un fort attachement au quartier; l'image du "village" est encore bien répandue; mais c'est plus en raison d'un attachement aux lieux et à l'esprit du 14^e que d'une relation vraiment forte à son entourage: voisins, commerçants, habitants de la rue ou du pâté de maisons.

LES LIEUX QUE L'ON AIME

Un bon tiers des habitants qui ont accepté de nous répondre, ne tarissent pas d'éloges sur l'animation et l'aspect chaleureux des rues, des commerces, des cafés vivants. L'emploi du qualificatif "agréable" pour décrire le quartier s'applique en particulier aux marchés, bars, restaurants, mais aussi aux parcs qui confèrent ce charme particulier au 14^e. Ce sentiment est en outre lié à des pôles privilégiés d'animation tels que Montparnasse: «Sa population, ses mythes, ses bistrotts, sa tranquillité». Par sa diversité et la présence de lieux forts, le 14^e donne envie de se balader, de redécouvrir le Parc Montsouris, «la rue Marie-Rose de Lénine, la rue Daguerre de Trotsky, la Closerie des Lilas... Modigliani et les artistes de Montparnasse».

Cette affection pour le 14^e est également celle d'un Paris du "brassage social". En témoigne cette phrase-pamphlet: «J'aime surtout l'esprit qui y règne: on y trouve encore des

Parisiens, c'est à dire un juste équilibre d'ouvriers, d'artistes, d'employés, de commerçants et d'artisans».

LE VILLAGE TOUJOURS DANS LES TÊTES

Cet attachement aux lieux recoupe pour un nombre non négligeable (un tiers) la référence à l'aspect "village", "province". Les guillemets ont ici tout leur sens car ils témoignent l'aspect mythique de ce type de référence, en grande partie idéalisé et défini en opposition au Paris anonyme.

«Le 14^e est mon "village" depuis mon enfance».

mais aussi: «le 14^e a gardé quelque chose de "provincial" qui rend les rapports moins anonymes. Il garde encore des petites maisons, des petits immeubles, cet air de vieux quartier de Paris (pour combien de temps encore?)».

Et puis il y a ceux qui disent avoir pris racine dans le quartier, l'avoient approuvé. Laissons-les parler:

«Le 14^e est un véritable "village". La vie associative y est foisonnante. Je ne pourrais pas me passer de la rue piétonne Daguerre, de ses commerçants toujours ouverts et des rencontres qu'on y fait».

et encore: «Je m'y sens des racines. J'y ai des tas de beaux souvenirs. Brassage social. Son côté village, ses surprises, ses ateliers, sa rue Daguerre. On y voit le ciel».

On ne peut négliger les raisons matérielles qui rendent le quartier agréable et pratique, et notamment sa très bonne desserte, sa proximité de la centralité. De même, certains ne pourront se permettre beaucoup

plus longtemps le luxe de rester dans un quartier qui devient de "haut standing". Pourtant, écoutons cette habitante de toujours du 14^e, obligée de le quitter pour moins cher depuis quelques années:

«Depuis quarante-quatre ans j'habite la rue Ernest Cresson. J'ai quitté cette rue avec beaucoup de regrets. Aujourd'hui, j'habite dans un superbe immeuble à Montparnasse. Mais Montparnasse est trop bruyant... Ma rue Daguerre, c'est ma vie. J'ai besoin d'y venir tous les jours».

Et pour la plupart, la vie de quartier, si elle existe, est favorisée par des lieux dont la fréquentation permet de devenir des points de repère. «Un quartier, ce n'est pas uniquement là où j'habite, c'est quelque chose qui m'habite. C'est un peu comme une histoire d'amour, on s'aperçoit combien il est important le jour où on ne l'a plus».

Mais attention, tout ne se prête pas à l'existence d'une vie de quartier. Et les commerces de proximité, la stabilité dans le lieu d'habitation sont, entre autres, fondamentaux pour préserver cet état de fait. En rend compte le témoignage d'une commerçante qui habite le triangle Maine-Mouton-Alésia depuis vingt ans: «Le triangle (...) représente, aussi petit soit-il, un village où l'on se reconnaît. Madame Untel a eu son bébé. Hélas, la grand-mère d'en face nous a quittés, elle avait quatre-vingt-huit ans, on vit vieux dans le 14^e. Quand je dois faire une course dans "Paris", je respire en descendant à Mouton; il est vrai que nous sommes situés sur les hauteurs, le Mont Rouge».

C'est aussi les petites phrases d'un sans-abri de soixante-cinq ans du 14^e, qui, en dépit de son dénuement et de l'injustice qu'il subit, raconte: «La vie du quartier (vers Plaisance), c'est connaître les gens et parler avec eux. Ici, dans le 14^e, les gens me disent bonjour et même me procurent de quoi coucher. Il y en a qui m'embrassent. Ça me fait chaud au cœur».

SCENES DE LA VIE DE TROTTOIR

POSTAGE

C O U R R I E R

Y a-t-il un vie de quartier dans le quatorzième? A vrai dire, je n'en sais rien. Je ne connais qu'une "vie de trottoir" sur cette étroite bande goudronnée où les commerçants me connaissent et me saluent parfois d'un signe de tête, au passage, lorsque je ne suis pas trop pressé.

La mienne, de bande, se trouve au bas de l'avenue Jean-Moulin, sur le trottoir des numéros pairs, entre l'épicerie cambodgien et le tabac Le Marigny, au coin du boulevard Brune. Parmi tous ces commerçants, je voudrais citer tout particulièrement madame Renée, la marchande de journaux, au pied du 68. Non seulement parce qu'elle est ouverte le dimanche et tous les jours de l'année, mais encore parce qu'elle fait le lien entre plein d'habitants de son immeuble et de ceux avoisinants. Passage de clés, accueil de paquets, petits messages de l'un à l'autre sont les moindres services qu'elle rend à tous et à chacun. Le plus important, c'est qu'elle est là, qu'il neige, pleuve ou vente, et qu'elle a toujours un mot pour chacun, même si c'est pour se plaindre des NMPP qui lui "collent du papier" dont elle n'a que faire...

Bref, pour moi, c'est grâce à elle que je me sens quelqu'un dans le quartier, et ce dès six heures du matin...

Je ne terminerai pas cette lettre sans signaler à quel point m'importe le goût irréductible pour la liberté des divers artisans, brocanteurs, commerçants dans les marchés qu'il m'arrive de croiser dans le quatorzième. Il y a là, en les voyant deviser sur le pas de leur porte, en prenant leur temps, ou apostropher le client derrière leur étal, comme une image essentielle d'un Paris rêvé... J'y tiens. Et c'est aussi pour cette liberté-là, d'être à la fois autonome et solidaire dans la différence partagée, assumée, que j'aime le quatorzième.

PIERRE FRENKIEL

P.S.: Il me semble que le libraire de L'Entreligne, cité dans l'article de Sandrine Treiner ("Un pôle éditorial villa d'Alésia", *La Page* n°9), n'a pas été "contraint de tirer le rideau", mais qu'il a quitté de son propre gré, ayant trouvé un boulot qui lui plaisait dans l'édition.

LES ABONNEMENTS,
ça nous aide bien, alors... abonnez-vous !
Cinq numéros: 40 francs ;
abonnement de soutien: 100 francs. Chèques à l'ordre de
L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

UNE POPULATION CHASSE L'AUTRE

Un livre a été à l'origine de notre interrogation sur la signification de la vie de quartier. Sabine Chalvon-Demersay avait en effet publié en 1984 une étude intitulée "Le Triangle du quatorzième" (1). Les années n'ont pas effacé l'actualité de cette recherche.

Le "triangle", c'est l'espace délimité par trois artères: la rue Froidevaux, qui longe la muraille aveugle du cimetière du Montparnasse, l'avenue du Général-Leclerc et, enfin, l'avenue du Maine, qui sépare le "triangle" du quartier Plaisance, qui fut jusque dans les années 60 l'un des quartiers les plus ouvriers de Paris. Le "triangle", quartier ancien de la capitale, a été apparemment préservé, épargné par les changements brutaux. Les deux tiers des immeubles actuels ont été élevés entre 1870 et 1914 et plus d'un cinquième entre 1915 et 1948 (ces chiffres datent de dix ans, mais une promenade dans le quartier permet de constater qu'ils restent globalement valables).

A l'époque où l'étude a eu lieu, une population nouvelle envahissait le "triangle": une population jeune (âgée de 25 à 35 ans), héritière directe de la génération de Mai 68; des individus d'un niveau culturel élevé, ayant suivi des études supérieures, plus littéraires

que scientifiques, dans des universités plutôt que dans les grandes écoles; un groupe exerçant des professions intellectuelles ou para-intellectuelles, qui n'occupe cependant pas le haut de la hiérarchie sociale des professions intellectuelles.

NOUVEAUX HABITANTS

Sociologue, l'auteur voulait répondre à deux questions: "Quel rôle le quartier joue-t-il pour ces nouveaux arrivants?" et "Quel rôle ces nouveaux arrivants jouent-ils dans le quartier?". La démonstration se déroule au long des neuf chapitres de l'ouvrage.

D'abord, Sabine Chalvon-Demersay insiste sur l'arrivée dans le "triangle" en fonction de critères non strictement liés, pour les intéressés, au quartier: la volonté de rester dans Paris et le "charme" du logement choisi (place perdue, grands couloirs, etc.). "En valorisant à l'extrême ce qui est commercialement déprécié, on peut tout en se réclamant de gratification esthétique, se contenter des rebuts du marché immobilier", note-t-elle.

Parmi les cent personnes qui ont été rencontrées longuement, une formule standard, reprise comme un slogan, revenait à tout moment: "Notre quartier est un vrai village." En dehors des entretiens, l'auteur, ethnologue, a observé et conclut: "A l'étude des comportements, on se rend compte qu'il y a construction imaginaire."

Nous passerons sur les chapitres

relatifs aux décors intérieurs des appartements, aux relations de voisinage (tout en indiquant que les nouveaux arrivants et la population plus ancienne ont une relation "d'évitement") et aux pratiques de consommations (courses chez les petits commerçants très valorisées, mais pratiques "mixtes", c'est-à-dire aussi dans les grandes surfaces).

LA NOSTALGIE ET LA CRAINTE

Le dernier chapitre insiste sur le discours de la nostalgie (il y a déjà dix ans) alimenté par les mutations advenues. La crainte également. "Or, souligne Sabine Chalvon-Demersay, le changement dans le quartier ne vient pas des modifications du paysage urbain et de la physionomie des lieux, il vient de l'arrivée de cette population nouvelle. La menace, ici, ce ne sont pas les bulldozers et les pioches qui opèrent de l'autre côté de l'avenue du Maine, mais les gens eux-mêmes."

Dans les dernières lignes de l'ouvrage, l'auteur esquisse une projection dans l'avenir, qui nous amène directement à aujourd'hui: "Les nouveaux habitants vont peu à peu être conduits à lutter sur un autre front. Tout se passe comme si le processus de transformation du quartier avait connu deux phases successives. Dans un premier temps, la population décrite s'est installée dans un site peu marqué. Dans un deuxième temps, l'image du quartier s'est modifiée, du fait précisément de leur présence. Celui-ci tend dès lors à attirer

une clientèle différente, plus proche des couches supérieures de la société que des couches moyennes."

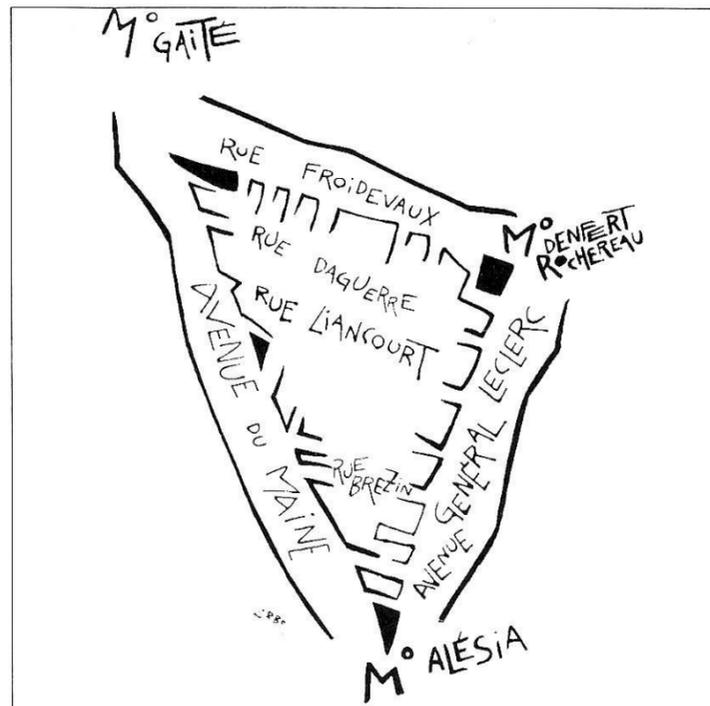
La petite bourgeoisie nouvelle a préparé, sans le vouloir, l'arrivée de la bourgeoisie nouvelle. Une évolution inéluctable? Avec *La Page*, résistance!

(1) Sabine Chalvon-Demersay, "Le Triangle du quatorzième",

Editions de la Maison des sciences de l'homme, collection "Ethnologie de la France", Paris, 1984.

Lire également:

Jean Cottave et Patrick Menestret, "Ah, que Daguerre était joli!", mémoire de DEA, IEP Paris, 1978. Béatrice Letessier-Boutang, "Le Quartier Daguerre", mémoire de maîtrise de cartographie thématique, Université Paris III, 1980.



Dessin ARBO

ENTRE MAINE ET PERNETY

Un quartier à la recherche de son âme

Les habitants de Maine-Montparnasse ont vu leur quartier disparaître, et avec lui, des façons de vivre ensemble. Une habitante de la rue du Commandant-Mouchotte se souvient et témoigne.

Quand nous sommes arrivés à Maine-Montparnasse, il y a un quart de siècle, dans les grands immeubles de la rue du Commandant-Mouchotte, nous étions encore des "vandamiens". En effet, la rue Vandamme traversait alors l'avenue du Maine et nous avions notre morceau de rue avec sa charcuterie qui vendait du vrai pâté breton, son "Chinois", son boulanger où les enfants piquaient des malabars, son café, ... et là, les quelques marches pour descendre jusqu'à notre porte.

L'ODEUR DU TEMPS

A deux pas de là, rue de l'Ouest, il y avait jusque tard dans la soirée, des primeurs, des poissonneries et des fleuristes. Le matin on allait y faire ses courses parmi les étalages au grand air. Une odeur de marché de Provence se répandait tout au long de la rue. Une maison en ruines laissait apercevoir en son ventre un arbre, un vrai. On pouvait entendre parfois chanter le coq de la basse-cour de la rue du Moulin-au-Beurre où l'on allait acheter ses œufs, et le dimanche, le son des cloches de Notre-Dames-des-Champs traversait l'air silencieux pour parvenir jusqu'à nous. Les enfants allaient tout seuls à l'école de la rue Asseline car la bretelle pour rejoindre l'autoroute n'existait pas et les pelleteuses snobaient encore les lieux où s'élevaient aujourd'hui les immeubles Bofil. Les jours de sortie, on allait

rue du Château, au couscous qui offrait à discrétion un couscous de rêve avec apéritif, gâteaux et digestif... moins cher qu'à la maison!

"MAI 68" AU BALCON

Mais le quartier d'alors, c'était aussi notre immeuble. L'association des locataires était là, entre autre, pour témoigner de cette vitalité qui fait que jusqu'à aujourd'hui, les habitants de l'immeuble se sont mobilisés pour la défense de leurs conditions de vie.

Mai 68 fut, en particulier, un grand moment qui reste à jamais gravé dans le souvenir de ceux qui le vécurent alors. La plupart des fenêtres arboraient un drapeau rouge, et comment oublier cette femme qui avait recouvert la sienne d'un poster du Général et qui essayait de décrocher le drapeau du voisin avec un balai. Jamais sans doute, l'immeuble n'a connu autant d'échanges entre les gens, de débats, de vie partagée. Mais comme le disait l'un d'eux: "Le 3 juin, le miracle était fini. On se parlait déjà beaucoup moins".

En fait, nous les Mouchottiens, nous étions seuls et nous guettions la dalle au-dessus de la gare, promise à chaque élection par les majorités successives.

Ah, si nous avions su! Les enfants ont grandi. Les petits-enfants regardent comme de grands jouets le ballet des grues. Peut-être auront-ils droit à quelques morceaux de pelouse.

Pendant des mois, nous avons eu un énorme trou à la place du bowling et de la patinoire. Puis le Méridien et le Héron ont été construits. Il fallait rentabiliser, que diable! De constructions en constructions nous avons avalé des tonnes de poussière, embourbé des quantités de talons. On a vu monter la tour en s'arrachant les cheveux. Jusqu'à aujourd'hui.

UN PAYSAGE SANS AME

Désormais, ce quartier fait de fric et de stress se trouve plongé dans un paysage sans âme, où tout est trop grand, trop chic, trop cher. Le dernier épicer et le dernier boucher "abordables", chassés par les loyers exorbitants, ont laissé la place aux traiteurs, aux agences bancaires ou aux marchands d'informatique. On ne papote plus chez les petits commerçants - il n'y en a plus! - et la vieille impasse de la rue du Départ, avec sa mercerie où fut filmée une scène du "Dernier tango à Paris", aligne maintenant ses vitrines de luxe et il n'y passe plus personne. La rue de l'Ouest, où tout le monde flânait, n'est plus l'occasion que de rares passages pour aller à la poste, ou rechercher dans les rares boutiques qui ont échappé au massacre un reste d'âme. Des dizaines de très belles maisons, à taille humaine, ont été démolies, et le couscous avec sa nourriture abondante et bon marché a déserté notre coin de vie. Nous avons hérité depuis, place de Catalogne, d'une rhumerie très "nouveaux riches", où s'alanguit une élite en mal de cocktails inabordable; tout comme les magasins et les restaurants factices qui pullulent désormais. Pour qui?

Quant à la gare, elle a été engloutie sous la dalle, et avec elle, les bruits des arrivées et des départs et les éclats de voix qui apportaient au quotidien comme un fond sonore fait des rythmes de la vie qui passe. Les seuls à en jouir encore sont ceux du bâtiment le plus proche de la gare, mais qui, privés de dallage, sont assourdis par la cacophonie ainsi concentrée dans cette unique ouverture. Rien n'est prévu pour le moment... Sauf ces immeubles qui, prêts à accueillir bureaux et galeries marchandes, grandissent sur le pont des Cinq Martyrs et qui, s'ils sont destinés à rapporter gros à certains, privent les habitants du coucher du soleil.

Heureusement, il reste encore quelques petites choses qui font du bien: les adorables caissières du Franprix qui ne sont pas avares de leur gentillesse, la disponibilité souriante des épiciers arabes du coin, le fait d'arriver au tabac d'à côté et de s'entendre proposer les choses que l'on veut, les jardins

derrière la place de Catalogne et à côté de Notre-dame-du-Travail, où les enfants peuvent s'ébattre et les adultes s'inventer des coins d'ombre et goûter un peu de calme. Petites habitudes, instants d'échanges, espaces de repos qui laissent vibrer soudain en nous le fond d'humanité qui nous fera toujours plus grand que les plus grandes tours, et où nous pourrions trouver notre force de résistance.

Propos d'une "Mouchottienne" recueillis par

PIERRE BOURDUGE



15, rue de l'Ouest : Café-hotel de l'Ouest pris de la rue Sauvageot.

PLUS D'ESPACE POUR LA COMETE

L'école d'arts La Comète a inauguré de nouveaux locaux le 18 décembre. Les cours, destinés aux jeunes de 11 à 18 ans (voir *La Page* n°8), se tiennent désormais au 8 rue du Commandant-Mouchotte, terrasse Modigliani, rez-de-chaussée; tél: 43.21.24.81.

LE TELEPHERIQUE DU MONT PARNASSE

Lorsque les dirigeants de la SNCF conçurent la nouvelle gare Montparnasse et en décidèrent la réalisation, ils se dirent qu'ils avaient fait du bon travail. Mais un détail leur avait échappé; ils s'aperçurent en effet qu'à force de reculer, la gare avait fini par déboucher dans le vide. Dans leur grande et innocente sagesse, ils n'avaient pas eu l'idée - trop saugrenue pour un polytechnicien - qu'il faudrait transporter du métro au train les dix millions de passagers annuels du TGV. Mais on ne prend pas ainsi en défaut la sagacité d'un polytechnicien! Ceux-ci ont imaginé un téléphérique en plein Paris; une sorte de mini métro aérien qui reliera le carrefour Montparnasse à la gare du TGV. Bien évidemment, les futurs riverains de ce téléphérique baptisé SK ne furent pas consultés. Mais, après tout, des petites nacelles se baladant en rasant les murs à la hauteur d'un deuxième étage, peuvent devenir une attraction pour des gens lassés par la télévision. Avec en moyenne 15000 utilisateurs quotidiens, ça deviendra vite une très belle attraction!

Le devis officiel (et provisoire...) de cette petite merveille s'élève à 82 millions de francs.

C'est le 14 février que le conseil d'administration du Syndicat des Transports Parisiens examinait la construction du SK. En avril 1990, le Conseil d'arrondissement du 14e avait voté contre le projet; seuls les socialistes s'étaient abstenus. Mais depuis, il paraît que Pierre Castagnou (élu du PS au Conseil d'arrondissement) a changé d'avis.

Les habitants du quartier ne l'ont pas attendu pour se mobiliser contre ce téléphérique: assemblées générales, pétitions se succèdent. Camille Cabana, l'adjoint de Chirac chargé de l'urbanisme a proposé de masquer le téléphérique par des arbres... Le temps qu'ils atteignent la hauteur nécessaire, l'écologie sera passée de mode au RPR. La solution sérieuse serait de construire un métro souterrain, mais le coût (environ 200 millions de francs) est dissuasif (pour les intervenants, Etat, RATP, SNCF, Ville de Paris. Les riverains seraient bien sûr favorables, mais encore une fois on ne leur a pas demandé leur avis).

Ce dont on est sûr, c'est que si ce projet est abandonné, une nouvelle idée polytechnicienne surgira.

L'EQUIPAGE est l'association éditrice de *La Page*. Vous pouvez en devenir membre et, ainsi, participer à notre travail. Adhésions: 100 francs; soutien: à partir de 150 francs; bienfaiteur: 500 francs. Chèques à l'ordre de *L'Equip'Page*, BP53, Paris Cedex 14.

RUE DE LA GAITE:

D'UN MONDE A L'AUTRE

Depuis le percement du tunnel, avenue du Maine et la destruction de Bobino, la rue de la Gaité est laissée à l'abandon.

Qui se souvient encore qu'elle fut, avec la rue de l'Ouest dans son prolongement, aussi animée que la rue Daguerre?

En sortant de Bobino où passaient Brassens, Ferré, on dînait pour pas cher aux Mille Colonnes, on prenait un pot à la Belle Polonoise...

La désorganisation progressive du quartier a fait de cette rue une sorte de no-man's-land entre le résidentiel pompeux de la place de Catalogne et le faux artistique du 6e arrondissement.

Six théâtres sont parvenus à subsister et réussissent à maintenir une vocation culturelle et artistique à la rue. C'est sur cette vocation que s'appuie l'Association des habitants du quartier Gaité-Montparnasse pour exiger une rénovation de la rue et faire cesser la prolifération des sex-shops (voir *La Page* n°3).

Lorsque ces sex-shops se sont progressivement installées au milieu des années soixante-dix, la rue n'était pas pourtant ce havre immaculé et rousseauiste que l'on se plaît à imaginer: de belles jeunes femmes proposaient déjà charmes et voluptés au coin du boulevard Edgar-Quinet.

Le délabrement du quartier s'est accompagné de cette prolifération de sex-shops; on en compte aujourd'hui quatorze. C'est cette densité qui pose problème: imagi-

nez quatorze boucheries dans la même rue; saignant non?

L'activité de ces sex-shops est par ailleurs étrange. On doute qu'il existe une clientèle suffisante pour leur permettre à toutes de réaliser un chiffre d'affaires simplement correct. La fréquentation - nous l'avons constaté - est de plus faible. Trois d'entre elles ont été fermées administrativement pour six mois pour proxénétisme.

Alors comment subsistent-elles? Existerait-il de généreux mécènes à l'esprit coquin?

Mais ces sex-shops ne sont qu'une devanture du délabrement de la rue et de la désorganisation du quartier; elles deviennent rapidement, par un amalgame courant entre sexe, marginaux, émigrés, un prétexte à éliminer tout ce qui déroge et dérange.

Il existe deux mondes dans cette rue, qui ne se parlent pas et ne se mélangent pas; d'une part le monde de ceux qui habitent la rue et de ceux qui fréquentent les théâtres; d'autre part le monde venu d'ailleurs, habitués du PMU de la rue Vandamme (voir *La Page* n°6), jeunes émigrés clients du Wizz (qui a rapidement disparu). L'incompréhension est totale: plaintes et association de défense d'un côté, agressions et graffiti de l'autre.

Autrefois, lorsque Bobino n'avait pas été remplacé par l'hôtel Mercure, lorsque Edith Piaf n'était pas un menu au restaurant du dit hôtel, ces mondes se côtoyaient et

se mélangeaient au hasard des cafés et des trottoirs.

En 1989 s'est créée l'Association des habitants du quartier Gaité-Montparnasse; ses objectifs sont la réhabilitation de la rue, la défense et la promotion des théâtres (voir *La Page* n°6), la renaissance du quartier. Ces louables intentions étaient toutefois annoncées, dans le premier bulletin de l'association paru en avril 1990, en des termes qui, à *La Page*, nous ont inquiétés: on y parlait en effet de "gangrène", de "faune inquiétante et agitée". Il

était donc nécessaire de faire le point avec le président de cette association.

L'association a en tout cas été assez dynamique pour se faire entendre de la Mairie de Paris (on souhaiterait qu'il en soit toujours ainsi...). Celle-ci a délégué en juin 1990 madame Merveyx, qui jusque là travaillait au Cabinet du maire, pour traiter les problèmes de la rue; nous l'avons également rencontrée.

JACQUES GAZEAUX



"La Gaité sur les planches". (Photo Jacques Gazeaux)

INVERSER L'EVOLUTION DE LA RUE

Interview de Jean-François Fabry, président de l'Association des habitants du quartier Gaité-Montparnasse.

La Page: Quand votre association a-t-elle été créée et dans quels buts?

Jean-François Fabry: L'association a été créée en 1989 à l'initiative de quelques habitants et commerçants de la rue de la Gaité. Nous étions environ quatre-vingts à l'assemblée constitutive; nous avons aujourd'hui près de deux cents adhérents.

Notre but, c'est d'inverser l'évolution de la rue, de lui redonner une identité, une âme.

La Page: Plus concrètement?

Jean-François Fabry: On a assisté à une dégradation progressive de la rue: prolifération de sex-shops, fermeture de nombreuses boutiques, destruction de Bobino, mais aussi dégradation des immeubles délaissés par les propriétaires qui jugent peu rentable d'investir dans cette rue; sans compter les menaces sur certains théâtres. Il suffit de parcourir la rue pour constater cet état d'abandon.

Nous, nous disons: inversons cette tendance; pour cela nous avons fait des démarches auprès de la Mairie du 14e, de la Mairie de Paris, de commissariat de police du 14e; je ne vous dis pas combien... à force, on a fini par être écouté. Nous nous attaquons bien sûr au plus visible, les sex-shops, afin qu'au moins il ne s'en ouvre pas de nouvelle.

La Page: Pourtant ces sex-shops, ce n'est pas une nouveauté dans le quartier?

Jean-François Fabry: Ça a été très rapide: en moins de dix ans, une douzaine de sex-shops sont apparues. C'est très facile d'ouvrir une sex-shop: il suffit de se déclarer comme librairie; il n'y a aucun contrôle a priori possible.

Nous nous sommes aperçus que la rue était classée en zone de publicité restreinte en raison de la proximité du cimetière. Aussi, nous avons exigé des Pouvoirs publics que la loi soit respectée quant aux enseignes et aux devantures de ces boutiques; il y a eu de

nombreux procès-verbaux et d'autres actions administratives sont en cours. Nous demandons simplement l'application de la loi.

Je voudrais préciser que ce n'est pas un problème, disons moral, de moralité. Le problème ne se poserait pas, ou différemment, s'il s'agissait d'une ou deux sex-shops. Mais il y en a quatorze, plus quatre salles de cinéma porno!

La Page: C'est devenu une sorte de vocation...

Jean-François Fabry: Oui, c'est ça le drame. Ce n'est plus une rue des théâtres malgré ce que proclament les panneaux aux entrées de la rue. C'est devenu la rue chaude de la rive gauche.

La Page: N'est-ce pas dû, en grande partie, au bouleversement qu'a connu tout le quartier Gaité-Guillemillot-Vercingétorix?

Jean-François Fabry: C'est certain. La rue de la Gaité s'est trouvée coincée. Et ce qui est dangereux, c'est le risque d'extension: avec l'agrandissement de la gare, on peut se retrouver très vite avec un quartier dur, avec proxénétisme, drogue, trafics en tous genres...

La Page: Vous croyez cela réellement? Vous pensez qu'il y a une clientèle suffisante pour ces boutiques?

Jean-François Fabry: Comment parviennent-elles à subsister, je veux dire financièrement, c'est un mystère; enfin officiellement... Mais l'histoire d'autres quartiers, à Paris ou dans d'autres villes, qui ont connu des évolutions semblables, nous inquiète. On ne peut pas rester passifs, inactifs.

La Page: Les sex-shops, c'est un peu l'arbre qui cache la forêt, non?

Jean-François Fabry: Tout à fait! Et nous ne nous limitons pas à ça. Par exemple, nous avons participé à la défense du Théâtre de la Gaité. Nous avons été très vigilants sur son ravalement. Nous sommes intervenus pour que les travaux soient recommencés car la première entreprise avait fait un mauvais travail. Nous avons obtenu la réfection des trottoirs, de l'éclairage public. La rue commence à changer d'aspect.

La Page: Vous avez réussi à sensibiliser la Mairie, les Pouvoirs publics?

Jean-François Fabry: Oui; à force d'interventions, de pétitions, la Mairie de Paris a nommé une "Madame Gaité" en juin 1990 pour une mission de six mois. Nous travaillons en étroite collaboration avec elle. Elle a fait un travail efficace: par exemple, elle a

obtenu que le permis de construire de l'hôtel situé derrière le Théâtre de la Gaité soit délivré sous réserve d'un ravalement du théâtre. Elle intervient auprès des propriétaires pour exiger le ravalement des immeubles.

La Page: Une rue à vocation artistique, comment voyez-vous cela?

Jean-François Fabry: Il faut s'appuyer sur ce qui existe déjà, les théâtres. Il est possible de créer un espace culturel avec des galeries d'art, des ateliers d'artistes, un centre de formation artistique...

La Page: On peut programmer un espace culturel comme ça?

Jean-François Fabry: Je sais, ce n'est pas évident. Mais il y a des possibilités si on ne baisse pas les bras et puis des résultats: par exemple, Philippe Bouvard va reprendre l'ancien Wizz rebaptisé Bobino, pour en faire une salle d'enregistrement et peut-être de spectacle, le PMU de la rue Vandamme va disparaître, la Ville essaye de faire jouer son droit de préemption sur les Mille Colonnes...

La Page: Le PMU, pourtant, donne un côté populaire au quartier; il crée une animation pendant la journée dont bénéficient les cafés.

Jean-François Fabry: Franchement, ce PMU, c'est un scandale. D'abord, c'est une honte d'accueillir autant de monde dans de telles conditions d'insalubrité et d'insécurité; ensuite, il draine une population qui s'occupe de tout autre chose que de PMU: trafics, jeux de bonneteau dans la rue; enfin, la société du PMU ne souhaite pas renouveler le bail qui se termine bientôt. Mais s'il existait un local neuf, moderne avec des normes de sécurité, alors pourquoi pas? Nous n'y sommes pas opposés.

La Page: Vous ne pensez pas qu'il serait utile d'avoir un plan d'ensemble de la rue plutôt que de procéder par petites touches?

Jean-François Fabry: Ce serait sans doute souhaitable mais paraît très difficile, ne serait-ce que parce qu'il existe une multitude de propriétaires et que la Ville ne peut pas les obliger, en dehors de dispositions précises, à faire tels ou tels travaux; encore moins se substituer à eux. C'est pour pallier de telles difficultés que madame Merveyx a été nommée, pour coordonner les démarches et les actions.

La Page: Comment voyez-vous la rue dans quelques années?

Jean-François Fabry: Nous pourrions faire un bilan dans trois ou quatre ans. J'espère qu'il sera positif. En tout cas,

l'association continue de travailler et d'informer. Mais ça change, inexorablement, ça s'améliore. Il faut poursuivre la mobilisation des habitants du quartier; c'est là que nous vivons, c'est quand même important. Et puis il faut que la Ville et les Pouvoirs publics sachent que nous sommes déterminés. Mais lorsque l'on voit les résultats que l'on a obtenus en quelques mois, ça fait du bien. Sans être trop optimistes, nous nous disons que c'est bien engagé, et que nous avons eu raison de nous battre.

Propos recueillis par JACQUES GAZEAUX

RENCONTRE AVEC

Les multiples actions engagées par l'association des habitants du quartier Gaité-Montparnasse (voir interview ci-dessus) ont été entendues (le fait est suffisamment rare) par la Mairie de Paris qui a délégué en juin 1990 Mme Merveyx afin de coordonner le travail entre les habitants et la municipalité, d'entreprendre et de suivre les démarches administratives et même judiciaires qui s'avèreront nécessaires. Mme Merveyx, jusqu'alors chargée de mission au cabinet du maire nous a reçus très aimablement dans son bureau de l'Hôtel de Ville; cette disponibilité et ce souci d'informer méritent d'être signalés. Au début de l'entretien, Mme Merveyx nous déclare qu'elle a été attentive à la pétition lancée par notre journal pour défendre le Théâtre de la Gaité (voir *La Page* n°6). Elle nous précise ensuite ses attributions: nommée pour six mois, son premier travail a été de dresser un état des lieux; elle avoue avoir trouvé en arrivant une rue à l'abandon. En liaison avec l'association, son action se développe dans trois directions: obtenir le ravalement des immeubles ou leur rénovation; maîtriser les reprises de locaux vides en contrôlant les baux et, dans la mesure du possible, en faisant jouer le droit de préemption de la Ville; limiter l'emprise des sex-shops en empêchant l'ouverture de nouvelles et en faisant appliquer les textes réglementaires à celles qui existent. Des résultats ont été obtenus: les propriétaires de seize immeubles ont été invités à ravalement; les travaux de voirie entrepris pour la rentrée théâtrale ont

LES NOUVEAUX MYSTERES DE LA RUE DU CANGE

"La rue Du Cange? Tu veux dire du Gange, comme le fleuve indien?" Les habitants de la rue sont habitués à entendre cette réflexion, comme ils sont habitués à recevoir du courrier adressé "rue du Gange", "des Granges", ou même "du Congé"... Et pourtant, c'est cette petite rue, inconnue de la plupart des habitants du quatorzième, qui ouvre le volume des "Nouveaux Mystères de Paris", où Nestor Burma, l'homme qui met le mystère KO, enquête dans notre arrondissement: "Les Rats de Montsouris" (voir La Page n°3).

Léo Malet y décrit le vieux quartier Pernety-Guilleminot dont la rue Du Cange est l'un des derniers vestiges après la destruction de la rue Blottière et la "radi(c)ale" transformation de la rue Vercingétorix: "C'était une de ces chaudes nuits d'été trop rare. Une de ces nuits comme je les aime, étouffante et sèche, sans une once de brise, sans même la perspective d'un orage fallacieusement rafraichissant. Une torpeur moite enveloppait la rue Du Cange. En général, la température alimente les conversations. Pour le quart d'heure, elle ne les favorisait guère. Aucune concierge de ce quartier populaire ne tenait de conférence de presse sur le pas de sa porte". Mais quelle différence entre la rue décrite en 1955 par Léo Malet et celle de 1991!

La rue Du Cange a été classée pour la première fois en 1863. Elle s'appelait alors rue des Trois-Sœurs et reliait les rues Desprez et du Moulin-de-la-Vierge. En 1875, elle devient la rue Du Cange, du nom du sieur du Cange, alias Charles Dufresne, érudit du dix-septième siècle, spécialisé dans l'étude de la décadence de la langue latine, un des maîtres à penser de Hyusmans, pour "A Rebours".

LE PRIX DU CONFORT

A l'origine partiellement privée, la rue est rendue au domaine public en 1955, en échange de son éclairage électrique et de l'eau courante. La rénovation du quartier se profile au début des années 70. A cette époque, seul un logement sur quatre a des WC particuliers, et un sur huit seulement une douche ou une baignoire. Et pourtant, la plupart de ses habitants luttent pour y rester.

Beaucoup habitent dans de petites maisons avec jardin, et craignent d'être relogés loin de là, dans des logements certes plus confortables, mais collectifs et sans âme. Il suffit de voir les barres ou tours construites dans le quatorzième au début des années 70... Dans le quartier Pernety, la rue Du Cange est elle-même un village. On y vit dans la rue. Vingt ans après, les anciens habitants, relogés au Moulin-de-la-Vierge ou ailleurs, repassent de temps à autre dans "leur" rue, et en parlent avec les nouveaux venus, leur transmettant leur mémoire...

Cette rénovation va vite s'apparenter à une destruction. Sur une rue qui comptait une cinquantaine de numéros, seuls six bâtiments, dont une maison, ont plus de dix ans. Mais bientôt n'en resteront plus que quatre. L'unique maison restante - un immeuble de 1856, dont chaque étage s'orne de décor en céramique bleue - sera bientôt rasée, au profit, paraît-il, d'une école, sur laquelle il est bien-sûr impossible d'obtenir le moindre renseignement des services de l'urbanisme. Espérons qu'elle ne se transformera pas miraculeusement en groupe d'immeubles...

IL SUFFIT DE PASSER L'ARCHE...

Maintenant, allons nous promener. Après avoir pris la rue Pernety, juste avant la rue Vercingétorix, nous

hôtel minable, ouvertes sur des chambres obscures, on entendait de pauvres bougres, livrés tout cuits aux punaises, s'agiter en luttant stériles sur des sommiers grinçants". L'hôtel minable est maintenant un immeuble d'habitation, cachant deux petits jardins où les fleurs des cerisiers sont remplacées en été par les grappes jaunes d'un mimosa.

Le n°8 abrite un atelier à la devanture bleue. Poussons-en la porte: il s'agit d'une verrerie spécialisée dans le matériel de laboratoire, alambics et éprouvettes. Sa renommée dépasse largement le quatorzième. Des commandes lui parviennent des Etats-Unis, et même du Japon. Jetons un coup d'oeil de l'autre côté de la rue. Un terrain vague, dérobé à la vue par des palissades, jouxte une petite maison et son jardin. Rachetée par la Semirep,

piétonnière qui mène à la rue Vercingétorix par une arcade. Dans un quartier où les nouvelles constructions sont le plus souvent sans âme et poussent à rester chez soi, cette place fait figure de réussite, peuplée d'enfants jouant au ballon et de leurs aînés plongés dans d'interminables discussions. Avec ses façades blanches et ocre, la rue ressemble à un coin de Méditerranée.

En dépassant la place, nous touchons à la fin de notre parcours dans la rue et dans le passé. D'un côté, une architecture récente, chaleureuse, humaine; de l'autre, le plus vieil immeuble de la rue, à la porte et aux fenêtres murés, voué à une prochaine démolition. On se prend à rêver d'une politique de rénovation et on l'imagine crépi de neuf; ses faïences bleues trouvent leur réplique moderne dans la céramique représentant le sieur du Cange, rue Fernand-Holweck. Mais c'est seulement un rêve et, comme tous les rêves, il s'évanouit...

Nous voici arrivés rue de Gergovie. La rue Du Cange, rue aux trois-arches: arrivés par celle de Ventadour, nous avons aperçu le jardin Vercingétorix par celle de la rue Holweck, et nous quitterons la rue par celle du Moulin-de-la-Vierge. En face de nous, les allées du minuscule jardin public serpentent entre les immeubles les plus récents du Moulin.

LA GEOLOGIE AU SECOURS DES DEMOLISSEURS

Trois maisons doivent être évacuées d'urgence: comme la plus grande partie du quatorzième, la rue Du Cange est construite au dessus des carrières de pierres qui ont servi au siècle dernier à édifier le Paris haussmannien. Une de ces galeries souterraines s'effondre, provoquant l'engloutissement des caves. Cette portion de la rue, déjà en sursis, voit sa démolition accélérée; la géologie s'est chargée d'aider les urbanistes. Qui aujourd'hui se rappelle ces petites maisons remplacées par les bosquets de roses du jardin public du Moulin-de-la-Vierge?

La rue Du Cange n'est après tout qu'une rue comme tant d'autres dans notre arrondissement. On se connaît entre voisins; on se parle, ou tout au moins on se reconnaît de vue. Une petite rue normale, en somme... Alors, baladez-vous à pied dans votre quartier, flânez, poussez les portes cochères, levez les yeux pour regarder les balustrades en fer forgé, parlez avec vos voisins, vous découvrirez peu à peu l'Histoire, les histoires de votre rue et la vie de ceux que vous croisez tous les jours.

MARINE COURAUD



Entre les deux portes, "le sieur du Cange" ...en céramique.

voyons sur notre droite le passage Bernard-de-Ventadour, dont même les parties communes sont fleuries par les locataires de l'immeuble qui l'entoure. Passons l'arche, nous sommes rue Du Cange. A notre gauche, un bâtiment massif, en meulière: c'est un collège. A droite, au n°4, un coquet immeuble de quatre étages. Laissons Léo Malet décrire ce qu'il était en 1955: "Par les fenêtres d'un

elle sera bientôt détruite, comme l'a été sa voisine il y a quelques mois. Les habitués de la rue regretteront sa superbe glycine dont le bleu illuminait la rue tout l'été.

UNE RENOVATION REUSSIE?

Traversons à nouveau la rue et tournons-nous vers la partie récente de la rue Du Cange. La rue Fernand-Holweck (du nom d'un physicien français) est en réalité une petite place

MADAME GAITE

donné à la rue un aspect plus attrayant; pour certains immeubles, celui situé à l'angle de la rue Jolivet par exemple, un projet de rénovation a été obtenu des propriétaires; à l'angle de la rue Vandamme, la hauteur du futur immeuble (trois étages sur la rue de la Gaité, cinq sur la rue Vandamme) a pu être limitée.

Si elle estime sérieux le projet de reprise de Bobino par Philippe Bouvard, elle ne cache pas son désappointement quant à l'avenir des Mille Colannes car, même si la Ville envisage l'éventualité d'une déclaration d'utilité publique, les ententes entre notaires et propriétaires font, pour l'instant, échouer toute perspective de rénovation. Enfin une incertitude subsiste quant au remplacement du PMU de la rue Vandamme dont le bail s'achève en décembre.

Lorsque nous lui avons demandé si l'agrandissement de la gare et l'achèvement des constructions de la ZAC Guilleminot-Vercingétorix ne risquaient pas de bouleverser l'équilibre de cette partie de l'arrondissement, Mme Merveux admet la nécessité de maîtriser cette évolution; la rue de la Gaité, de par sa proximité et son état actuel, doit être considérée avec beaucoup d'attentions pour ne pas devenir le point de départ d'un "quartier chaud" de la rive gauche.

Le fait culturel et artistique de la rue doit être à la base de son renouveau. Elle pense qu'il s'agit là d'un travail de plusieurs années pour lequel le rôle de l'association est prépondérant. Quant à elle, sa mission a été prolongée de six mois.



Dessins Olivier Miguerou

LE JOUEUR DE FLUTE

Assis à l'écart, sur un banc, il regardait les joueurs de boules. Je connais cet homme. Ça se passait l'année dernière.

Je l'aperçus plusieurs fois à la fenêtre de son taudis - et je pus mettre alors un visage sur l'habitant mitoyen de ma chambre.

Je savais qu'il était arabe car la nuit, quand il recevait ses amis, j'entendais les conversations bruyantes. Peut-être jouaient-ils aux cartes? Je maudissais ces voisins et pensais souvent me plaindre auprès de leur propriétaire.

Mais les réunions cessèrent, remplacées par la radio, mais aussi, le plus souvent, par ce qui devait être

une cassette de flûte arabe.

C'était comme un souvenir d'enfance dans les montagnes de l'Atlas. Il l'écoutait des heures et je ne pensais plus à me plaindre.

Chaque nuit s'élevait le son un peu triste et aigrelet de la flûte. Il se dégageait de cette musique une nostalgie émouvante.

Puis au printemps dernier, le propriétaire fit murer les ouvertures. L'homme avait réussi à rentrer mais le son de la flûte avait changé. Un matin, deux types "balèzes", tatoués et armés de massues abattirent rapidement, efficacement, cloisons et toitures. L'homme arriva la nuit suivante.

Je l'entendis murmurer avec ses amis, puis, d'une manière inattendue, ils éclatèrent de rire.

Plus tard, je surpris le propriétaire lui parlant à la fois d'une manière amicale et menaçante: bien paternaliste!

Puis plus rien! Mes nuits devinrent tranquilles. Maintenant un immeuble se construit à la place du taudis.

Mais de loin j'aperçois parfois cette silhouette voûtée, solitaire sur son banc, et je pense à la flûte. L'écoute-t-il toujours pour rêver dans la nuit?

Une amie de LA PAGE

RADIO GUIDAGE

INITIATIVES

DES SQUATTEURS PAS COMME LES AUTRES

Un bail qui arrive à échéance, un propriétaire qui prétend décupler le montant du loyer... C'est le scénario presque classique qui pousse chaque mois des dizaines de Parisiens hors de la capitale. C'est aussi ce qui risque de chasser la confédération Force ouvrière de son siège "historique" du 198 avenue du Maine.

Depuis juillet dernier, la deuxième centrale centrale syndicale française refuse de payer son loyer, dans l'attente d'un règlement amiable. Mais ces squatteurs-là font l'objet de bien plus de considération que ceux de la place de la Réunion (voir La Page n°7): fin décembre, le gouvernement faisait voter un amendement "sur mesure", étendant le bénéfice de la loi de 1948 aux organisations syndicales, annulant donc la procédure d'expulsion visant FO.

Las! Le 16 janvier, le Conseil Constitutionnel rejetait le texte. Au palais d'Orléans (c'est le nom de l'ancien hôtel particulier occupé par FO), on doit appréhender l'arrivée du printemps...

PETIT-MONTROUGE: ON S'ORGANISE

Conséquence des interminables travaux de la porte d'Orléans et des nuisances qu'ils provoquent (trafic automobile, bruit, pollution...), une Association des riverains Jean-Moulin/Friant s'est constituée, "pour la sauvegarde de la vie du quartier Petit-Montrouge". Première revendication: "Etre informés et associés aux décisions concernant l'aménagement du quartier". Adresse: 14bis, rue Friant.

AUJOURD'HUI PARIS EN DANGER

Le journal gratuit *Aujourd'hui Paris* (qui a d'ailleurs tendance à se faire rare dans les boîtes à lettres du quartier) connaît de graves difficultés. A tel point que, fin janvier, Jean-Pierre Pierre-Bloch a dû déposer le bilan de ce bimensuel d'information locale.

Au-delà du projet commercial (*Aujourd'hui Paris* est entièrement financé par la pub et par les annonces immobilières) et indépendamment des arrières-pensées politiques de son éditeur (député UDF du 18e), c'est encore un journal qui risque de mourir ou de tomber entre les mains d'un grand groupe de communication.

Aujourd'hui Paris, et notamment la rédaction des pages "quatorzième", savent à l'occasion faire preuve de leur indépendance et de leur réel intérêt pour la vie du quartier. Souhaitons qu'ils puissent continuer d'offrir cette page ouverte aux associations du quatorzième et autres acteurs de la vie locale.

LES ABONNEMENTS,

ça nous aide bien, alors... abonnez-vous! Cinq numéros: 40 francs; abonnement de soutien: 100 francs. Chèques à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

TAPAGE nocturne

SPECTACLES VIE LA NUIT

THEATRES DE LA CITE UNIVERSITAIRE

21 Bld Jourdan
45 89 38 69 et 45 89 68 52
A la Grande Salle (relâche Dim. Lun. Mar.) :
jusqu'au 20 avril à 20h30,
"Adonis" de Louis Latourre par le Théâtre d'Art (création), avec le concours de l'Institut du Monde Arabe. partir du 8 mai à 20h30,
"Le songe d'une nuit d'été" de Shakespeare par la Cie Patrick Baty A la Resserre (relâche Dim. et Lun.) :
jusqu'au 20 avril à 20h30,
"Jacques le Fataliste et son maître" de Diderot par la Cie Premier Amour à partir du 7 mai à 20h30,
"Une prière de trop" de Georges Astalos
A la Galerie (relâche Dim. et Lun.) :
jusqu'au 20 avril à 20h30,
"L'inconnue de Calais" d'après Paul Léautaud
par la Cie Catherine Delattres à partir du 7 mai à 20h30,
"Un tramway nommé désir" de Tennessee Williams par le Théâtre en scène

LE GUICHET MONTPARNASSE

15 rue du Maine - 43 27 88 61
à 19h, jusqu'au 6 avril : "Un petit vélo dans la tête" de Michel Delthiel
à 19h, du 9 avril au 18 mai : "La nuit remuée" de H. Michaux à 20h30, jusqu'au 14 avril : "Bouz' Louf Tête de Mouton" de Moussa Lebkiri
à 20h30, du 16 avril au 25 mai "Anna Paula Talla" de Marie Bellour à 22h15, du 12 mars au 20 avril : "Georges Dandin" de Molière

COMEDIE ITALIENNE

17 rue de la Gaîté - 43 21 22 22
à partir du 10 avril, à 20h30 (relâche Dim soir et Lun.), matinée Dim. 15h30
"Les Folies de l'Amour" de Flora Visconti

PETIT MONTPARNASSE

31 rue de la Gaîté - 43 22 77 30
à 21h (relâche Dim soir et Lun)
en hommage à Arthur Rimbaud :
"Ce voyou génial" avec Alain Carré.

GAITE MONTPARNASSE

26 rue de la Gaîté
43 22 16 18
"Coiffure pour dames" de Robert Harling

POCHE MONTPARNASSE

75 Bld du Montparnasse
45 48 92 97
à 21h (mat. Dim. 15h, rel. che Lundi)
Salle 1 : "Le Fiancé" de Marion Bierry
Salle 2 : "Chambre 108" de Gérald Aubert

LA PAGE SE MET A TABLE

Chez Babette

Les restaurants de couscous sont légion dans le 14e et plus particulièrement à Plaisance. Mais "Chez Babette", on goûtera aussi des spécialités algéroises souvent peu connues: en entrée, les beureks (des briks dont l'aspect fait penser aux... nems!) et la cervelle à la sauce rouge valent le détour. L'idéal est de prendre autant d'entrées différentes qu'il y a de convives afin de pouvoir toutes les goûter... Côté desserts, les "doigts de la mariée" (au miel et aux amandes) n'ont rien à voir avec ces soi-disantes "pâtisseries orientales" qu'on trouve généralement dans les restaurants qui ne les font pas eux-mêmes. Le service est particulièrement rapide et un grand bravo pour l'accueil: ici, il n'y a pas que la cuisine qui soit familiale. Compter environ 150F par personne.
"Chez Babette", 102 rue de l'Ouest tél: 45 42 35 36
Ouvert tous les jours.

THEATRE 14 Jean-Marie Serreau

20 avenue Marc Sangnier
45 45 49 77
(relâche Dim. soir et Lundi et du 14 au 22 Avril).
du 19 Mars au 18 Mai " Jacques le Fataliste, son maître et les autres", d'après Denis Diderot par le Théâtre du Verseau.

THEATRE 71

3 place du 11 Novembre, Malakoff
46 55 43 45
du 13 mars au 7 avril, à 20h30 (relâche Lun. et Mar.)
"Les étranges souffrances d'un directeur de théâtre" de et par P. Le Mauff, L. Vercelleto et P. Vincenot

THEATRE DE CHATILLON

3 rue Sadi Carnot, Chatillon -
46 57 22 11

du 14 mars au 13 avril à 20h45,
"Sang pour Sang" de Serge Noyelle.

Jazz à 20h45 :

le 19 avril : Philippe Delettrez
le 31 mai : Michel Petrucci
le 7 juin : Antoine Illouz

Samedi 25 mai de midi à minuit :
spectacle fleuve fait de "ces beautés du presque rien, ces actions du je ne sais comment" de l'acteur en travail.

THEATRE PARIS PLAINE

13 rue du Général Guillaumat, 15ème
42 50 15 65
du 12 mars au 19 avril à 20h30, Dim 17h, relâche Dim. soir et Lundi :
"Oncle Vania" d'Anton Tchekhov.

SPECTACLES POUR JEUNE PUBLIC :

au Théâtre Paris Plaine,
13 rue du Général Guillaumat 15ème
42 50 15 65
"Bilbo" d'après Tolkien

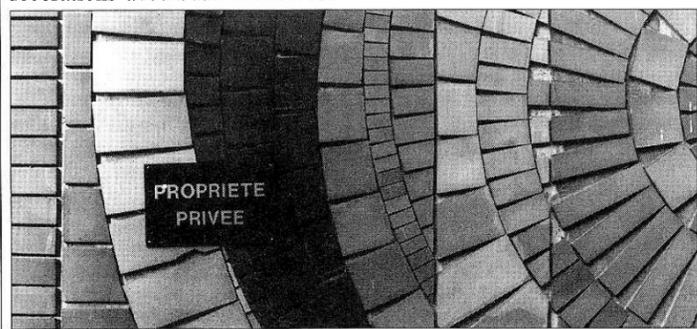
au Théâtre de Chatillon, 3 rue Sadi Carnot, Chatillon
46 57 22 11
Jeudi 24 mars, à 10h et 14h :
"Gousse de vanille"

UNE BOUTIQUE CADEAUX

Une merveilleuse boutique pleine d'idées de cadeaux (pour les retardataires!), des pins aux marionnettes, des tee-shirts aux jeux de cubes en bois peint. En prime, on y est accueilli par de charmants sourires. C'est CLAP, la boutique cadeaux située au 50 rue Raymond Losserand; ouverte tous les jours sauf le dimanche et le lundi de 10h à 19h.

L'ART PRIVATIF

Le GAN, cette compagnie d'assurance déjà célèbre pour avoir acheté (et aussitôt revendu) le Centre culturel américain en vue d'une spéculation immobilière, avait construit en 1979, un immeuble rue Friant, englobant un passage public qui relie la rue Friant à l'avenue du général Leclerc. Pour rendre plus attrayant ce passage, nous pouvons féliciter l'architecte M. Béchu, d'avoir demandé à l'un de nos artistes du 14ème, le sculpteur Robert Juvin, d'imaginer et de réaliser trois décorations avec des éléments de



LE LANGAGE DE LA NATURE

FRANCIS HARBURGER, PEINTRE NATURALISTE

Des témoignages du vieux Paris, des peintures "civiques" incitant les hommes à plus de fraternité et à la préservation des sites, des "natures mortes de la réalité", ou des peintures néo-cubistes, tels sont les différentes expressions de Francis Harburger, peintre installé depuis plus de trente ans dans notre arrondissement.

Témoin de Paris, peintre du 14e, Francis Harburger, né à Oran en 1905, se définit lui-même, dans le cadre du naturalisme, comme un réaliste humaniste. C'est sous l'influence de sa mère, elle-même peintre, qu'il se destine très jeune à la peinture. A quinze ans et demi, il entre à l'école des Arts décoratifs et, deux ans plus tard, à l'Ecole nationale des beaux-arts. En 1928, l'Académie des beaux-arts de Paris l'envoie à Madrid, à la Casa Velasquez qui vient d'être créée. En Espagne, au lieu de dessiner, comme tout le monde, des toréadors et des gitanes, il est ébloui par les peintures du musée du Prado et copie plutôt Velasquez, Goya, Gréco, le Titien... C'est ainsi qu'il découvre le langage naturaliste: en observant. Chaque touche de peinture est contrôlée puis vérifiée dans la réalité. A la mort de son frère, il revient d'Espagne et prend un atelier rue Campagne-Première. Jeune peintre, il rencontre alors des artistes de renom et fréquente Montparnasse. Mais malgré son admiration pour ces nouveaux maîtres, parmi lesquels on prône la déformation et l'abandon du classicisme, Francis Harburger, ne pouvant se résoudre à transgresser la nature, défend la peinture traditionnelle.

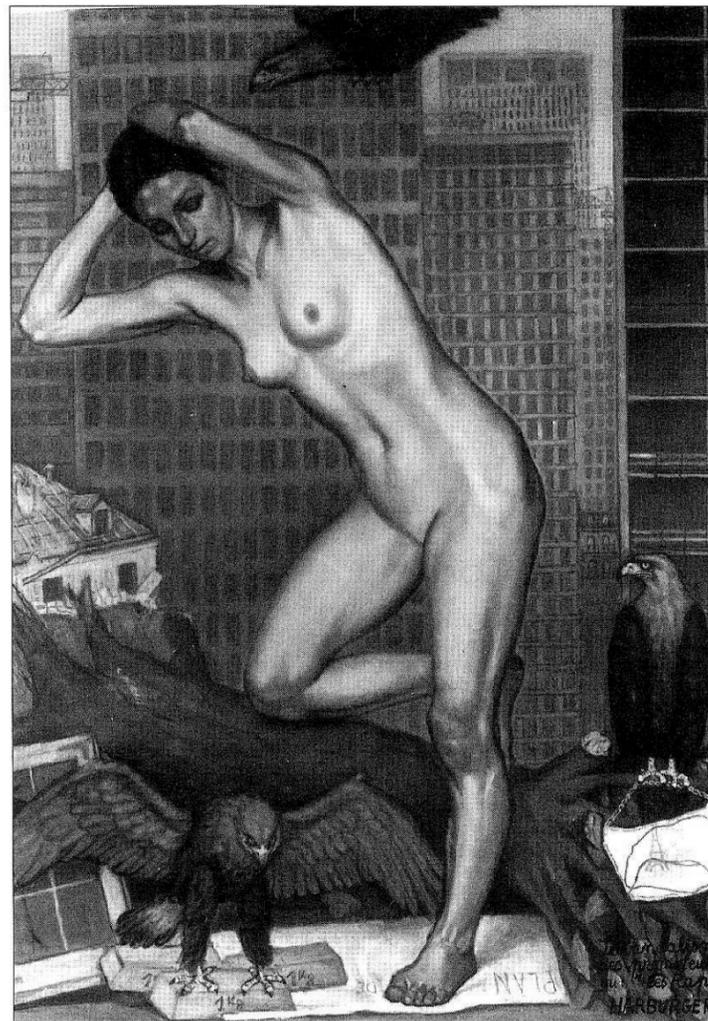
UNE PEINTURE POUR DEFENDRE L'HOMME

C'est à ce moment qu'il consacre son travail à ce qu'il appelle "les natures mortes de la réalité". Son modèle, c'est la nature; sa technique, c'est la recherche des contrastes et des transparences de lumière; il travaille les effets de matières pour mieux reproduire la réalité. Sa pensée, c'est l'humanisme. Francis Harburger estime "qu'au-delà de la représentation, la peinture traite des idées

terre cuite; notamment les deux panneaux qui accompagnent les escaliers desservant le jardin suspendu du premier étage sont très réussis. Or, sur l'une de ces compositions, le GAN ou les gérants de cet immeuble qui dépendent de cette compagnie, ont fixé au milieu du panneau du rez-de-chaussée, donc à la vue du public, un panneau noir et or où il est inscrit "propriété privée" qui détruit le bel effet de la rosace; ceci au mépris de la loi qui protège l'intégrité des œuvres d'art. Nous demandons aux responsables de cette dégradation de déplacer ou de supprimer ce panneau.

et qu'il est dans son essence de défendre l'homme". Servir l'homme est d'ailleurs son objectif, et c'est dans cet esprit qu'il réalise plusieurs "peintures civiques" dont le but est d'inciter à la fraternité humaine. Il y dénonce le racisme, la spéculation. Ainsi, en 1957, alors que les crises gouvernementales se succèdent, il peint une *Exhortation à l'union*. Plus récemment, sa *Défense écologique du 14e* dénonce les promoteurs rapaces. Ces promoteurs attaquent la nature, représentée dans le

ler avec sa famille en Algérie car les lois antisémites l'empêchent de rentrer à Paris. Il continue de peindre malgré des conditions difficiles. De retour en France en 1945, son atelier et sa production artistique antérieure ayant été détruits et confisqués par les Allemands, il s'installe en banlieue parisienne où il est obligé, pour vivre, d'enseigner le dessin. Il réalise aussi à ce moment, au titre du 1% artistique, des décorations murales pour des écoles, sans cesser pour autant son travail de



Peinture de F. Harburger " la défense écologique du 14e "

tableau par une femme, et tiennent symboliquement dans leurs griffes des lingots d'or et le plan de Paris.

EQUIVALENCES SYMBOLIQUES

En 1952, il commence ses recherches néo-cubistes et découvre le langage "hiéroglyphe". Sa préoccupation est toujours la même: il procède par objectivité, choix et imitation, mais le langage et la traduction technique diffèrent. L'apparence des volumes, rendue dans le langage naturaliste traditionnel par des équivalences plastiques (la perspective, les ombres et la lumière...), est remplacée par des équivalences symboliques. Un échantillon de matière prend sa forme et son sens par un dessin linéaire surajouté, servant de commentaire. Par une simplification extrême de l'objet, on passe d'une existence matérielle à une représentation conceptuelle. «Le langage naturaliste traditionnel donne l'apparence de l'objet, le langage "hiéroglyphe" se propose d'en donner l'essence» explique-t-il, en substance dans "Le langage et la peinture"(1).

SEIZE ANS D'EXIL

Francis Harburger aime passionnément Paris et le 14e, où se trouve son atelier, est particulièrement à l'honneur dans sa série de paysages parisiens commencée en 1963. En 1940, après onze mois de mobilisation, il est obligé de s'exi-

naturaliste. Mais il considère que ces seize années passées hors de Paris lui font prendre du retard par rapport à ses camarades, qu'elles constituent une perte sur le plan professionnel. Loin de Paris, il se sent exilé. Il peut enfin y revenir en 1956, et s'installe rue de la Tombe-Issoire où il est encore aujourd'hui. Observateur fin et fidèle, il peint avec exactitude et minutie les "visages de Paris": un coin de rue ou une boutique maintenant disparue, la façade d'un immeuble menacé où un vieux papier peint nous raconte l'histoire d'une famille sans doute expulsée. Là encore, son souci, c'est la vérité et les détails. Il va jusqu'à compter les pierres de la tour de l'église de Saint-Germain-des-Prés quand il en fait le "portrait"! Piéton attentif, il continue, à 85 ans, à se promener avec son cheval pour fixer sur la toile son témoignage avant que Paris ne soit complètement transformé.

Signalons que la Ville de Paris a acheté pour la mairie du 14ème un tableau de Francis Harburger représentant l'impasse du Rouet; par ailleurs, depuis trois ans, il existe une Association des peintres du 14e-témoins du 14e- dont fait partie Francis Harburger, qui expose régulièrement passage Rimbaud.

JULIETTE BUCQUET

(1)"Le langage et la peinture"- 2ème édition- de F.Harburger- 1971-Presses du temps présent.

COMMENT ACHETER UN APPARTEMENT ?

HOME SWEET HOME, MODE D'EMPLOI

Les prix de l'immobilier à Paris ont fait plusieurs fois la culbute en quinze ans. Le quatorzième n'échappe pas à cette règle, et il devient très difficile d'acquiescer un logement correct quand on n'a pas gagné au loto ou touché l'héritage d'un oncle milliardaire. Pour donner une idée de cette escalade, un appartement de 40 mètres carrés, acheté 200 000F en 1970 s'est vendu 700 000 F en 1989, sans avoir été rénové... Cependant, les loyers augmentant inexorablement, l'accès à la propriété risque d'être le seul moyen d'être assuré de pouvoir rester dans notre arrondissement. Il semble que le marché de l'immobilier stagne depuis plusieurs mois, et ce n'est donc pas le pire moment pour se lancer. Si vous voulez -et pouvez- tenter votre chance, voici un aperçu du parcours du combattant qui vous attend, et quelques pièges à éviter.

GARE AUX RENOVATIONS CAMOUFLAGES

Les agences immobilières fleurissent dans le quatorzième. Certaines agences de proche banlieue (Malakoff, Montrouge) vendent aussi des appartements situés dans notre arrondissement. Le passage par une agence peut être intéressant dans la mesure où celle-ci centralise un certain nombre

domaines, ventes aux enchères de biens effectuées par les notaires. On peut se tenir informé des ventes prévues en consultant les panneaux d'affichage public, le minitel (36 15 IVP, où on trouve en outre tous les renseignements pratiques), ou en s'abonnant au *Bulletin officiel d'annonces des Domaines*.

APPORTEZ VOTRE METRE

Qu'on les trouve dans des journaux ou dans les vitrines des agences, les petites annonces réservent bien des surprises. "Coquet", "charmant", "adorable" sont autant d'épithètes qui témoignent de l'exiguïté des appartements, une "cuisine intégrée" n'est parfois qu'un bloc-cuisine installé dans un placard ou au milieu d'une pièce, un carré de béton recouvert d'une moquette imitation gazon et d'un pot de fleur devient un "patio fleuri privatif", un arbre et trois touffes d'herbe sont transformées en "verdure", et un chantier ou un terrain vague en "futur espace vert".

On peut faire un premier tri en téléphonant, ou en demandant à voir le plan de l'appartement dans une agence. Mais le seul moyen de se rendre vraiment compte est d'aller sur place, et d'y retourner plusieurs fois à d'autres heures du jour ou de la semaine si le lieu plaît. Il est tout à fait nécessaire de se munir d'un mètre, et de ne pas hésiter à vérifier la surface des pièces,

gens qui, hésitant, se sont décidés une minute trop tard, et l'ont regretté toute leur vie. Un simple chèque de caution suffit pour réserver l'appartement, et ne pas subir le sort des malheureux qui ont trop hésité ! Bien sûr, il peut arriver qu'un appartement échappe au dernier moment à un acheteur éventuel, ou qu'un appartement soit vendu dans la journée. Mais acheter un appartement n'est pas la même chose qu'en louer un. Un délai de réflexion s'impose, ainsi que d'autres visites, le cas échéant, des devis pour des travaux (qui demandent du temps, de l'énergie, et pas mal d'argent supplémentaire). Il faut savoir qu'il se passe en moyenne plusieurs mois avant qu'un appartement mis en vente soit retenu par un acheteur éventuel.

15 000 A 45 000 F LE METRE CARRE

En matière de prix immobiliers, il est difficile de donner des chiffres précis. Le mieux à faire, pour savoir si un appartement est sur-évalué, est de comparer le prix annoncé avec ceux des appartements équivalents qui se sont effectivement vendus. Il faut savoir que, toutes choses égales par ailleurs, certaines caractéristiques justifient un prix plus élevé (calme, luminosité, verdure, bonne exposition, sanitaires en bon état, WC séparés) tandis que d'autres font baisser le prix (rez-de-chaussée ou étage élevé

le vendeur (moyennant une "caution" de 10% versée par l'acheteur à un notaire), tandis que le compromis engage les deux parties : le vendeur et l'acheteur. Dans la pratique, cela change peu de choses, sauf si l'acheteur potentiel préfère renoncer à sa caution et ne pas acheter l'appartement : cela lui est possible avec la promesse de vente, tandis qu'on peut le contraindre à acheter s'il a signé un compromis de vente (sous réserve que les "conditions suspensives" - généralement l'attribution d'un prêt- soient réalisées).

En ce qui concerne les prêts nécessaires à l'achat, les plus avantageux sont certainement ceux qu'on obtient avec un plan d'épargne-logement et / ou un compte d'épargne-logement, d'autant plus que le prêt obtenu par ce biais est considéré comme un apport personnel pour d'éventuels prêts complémentaires. Le 1% logement, les prêts d'accession à la propriété ainsi que les prêts conventionnés sont des formules également intéressantes, mais tout le monde ne peut pas y accéder. Les banques proposent des prêts immobiliers "classiques" à des taux variant grosso modo entre 10 et 13% ; attention, pour comparer deux prêts, il faut savoir précisément ce qui est compris dans le taux annoncé par le banquier : certains comprennent l'assurance, d'autres non. D'autre part, il y a des frais de dossier (environ 2500F), qu'on fait payer dès la constitution du dossier : il est donc déconseillé de déposer plusieurs dossiers dans divers établissements bancaires pour faire jouer la concurrence, puisqu'on paierait plusieurs fois les frais de dossier.

Il faut savoir qu'on ne peut emprunter plus de 80% du montant de l'achat. D'autre part, le taux d'endettement maximal autorisé est de 30% des revenus nets, ce qui oblige parfois à emprunter sur une période plus longue que celle qu'on souhaiterait. Bien entendu, plus la période de remboursement est longue, plus le crédit revient cher ; pour donner un ordre de grandeur, sur quinze ans, on rembourse environ le double de ce qu'on emprunte.

Au moment de la signature, on doit acquitter les "frais de notaire" (environ 10% du prix de l'appartement, pour les logements anciens). Il s'agit en fait non seulement des émoluments du notaire, mais aussi de la taxe de publicité foncière (6.9% à Paris), perçue par le Trésor public, et d'autres frais, dont les frais d'hypothèque. Ces frais doivent être financés par un apport personnel.

En principe, les clés doivent être remises à l'acheteur le jour de la vente, mais il arrive que des arrangements aient lieu avec les anciens occupants des lieux. Dans ce cas, il est prudent de demander au notaire d'insérer une clause pénale dans l'acte de vente : une certaine somme ("séquestre") est retenue sur le montant de la vente, et servira le cas échéant à dédommager l'acheteur, si le vendeur n'a pas libéré ou fait libérer les lieux le jour convenu, à raison d'une pénalité ("astreinte") qui peut varier de 500F à 1000F par jour de retard. Elle sera restituée au vendeur dès que celui-ci aura libéré les lieux.

Une fois ce parcours accompli, il ne reste plus qu'à goûter aux joies de l'installation, et, avant de se retrouver du côté des vendeurs, on peut redécouvrir le plaisir de lire autre chose que les petites annonces dans son journal, et de se promener dans le quatorzième en regardant d'autres vitrines que celles des agences !

BEATRICE HAMMER

OU TROUVER LA PAGE

La Page est en vente sur les marchés du quartier pendant les trois ou quatre week-ends qui suivent la parution du journal. Vous pouvez notamment nous trouver de façon quasi certaine, le samedi ou le dimanche, sur les marchés Alésia, Daguerre, Edgar-Quinet et Villemain... Mais nous sommes également diffusés dans plus d'une cinquantaine de points de ventes: kiosques et marchands de journaux, bien sûr, mais aussi librairies, épiceries biologiques, et autres magasins du quartier.

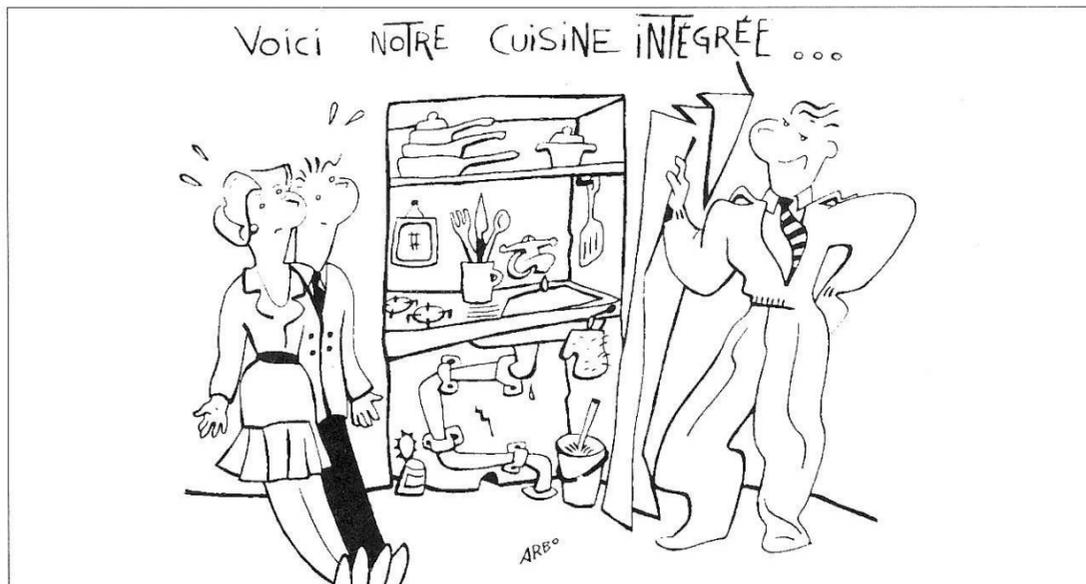
La liste que nous publions ci-dessous tente d'être exhaustive, toutes nos excuses cependant à ceux et celles qui auraient été oubliés, et merci de bien vouloir nous signaler les erreurs.

Librairies 1, 73 et 207 rue d'Alésia, librairie 17 rue Alphonse-Daudet, librairie 11 rue Barrault, librairies 14 et 21 rue Boulard, librairie 1 rue Boyer-Barret, triperie 23 rue Brézin, cadeaux 25 rue Brézin, librairie 33 rue Brézin, librairie 139 rue du Château, ludothèque 18 rue de Châtillon, jouets 36 rue Daguerre, librairie 21 rue Daguerre, restaurant 12 rue Daguerre, librairie 94 avenue Denfert-Rochereau, bar 9 rue Deparcieux, librairies 27, 53, 63, 97 et 117 rue Didot, librairie 7 rue Francis-de-Pressensé, librairie 27 rue Gassendi, kiosques 43 et 71 avenue du Général-Leclerc, restaurant 40 rue de Gergovie, bar 42 rue de Gergovie, épicerie 83 rue de Gergovie, foyer 89 rue de Gergovie, épicerie Point Vital 83 rue de Gergovie, librairie 12 et 68 avenue Jean-Moulin, librairie 5 rue Liard, librairie 4 rue du Loing, kiosque 79 avenue du Maine, librairies 101 et 154 boulevard du Montparnasse, librairie 21 rue Mouton-Duvernet, librairie 20 rue d'Odessa, librairie 89 rue de l'Ouest, restaurant 101 rue de l'Ouest, kiosque métro Pernety, fruits et légumes 50 rue des Plantes, librairies 24, 48 et 159 rue Raymond-Losserand, cadeaux 50 rue Raymond-Losserand, librairie 4 rue de la Sablière, librairie 49 boulevard Saint-Jacques, librairie 25 rue Saint-Yves, épicerie 59 rue Sarette, librairie 7 rue Sophie-Germain, librairie 91 rue de la Tombe-Issoire, librairie ? rue Vandamme.

P.S.: Vous pouvez nous aider à développer notre diffusion en proposant aux commerçants que vous fréquentez de devenir un point de dépôt de *La Page* ; qu'ils nous contactent au 43.22.03.86

LA PAGE

est éditée par l'association L'Equip'Page BP53, Paris Cedex 14
Directeur de publication: Juliette Bucquet
Tél (répondeur): 43.22.03.86.
Commission paritaire n°71081
ISSN n°0998 2728
Périodicité: bimestriel
Impression: Rotographie, Montreuil



Dessin ARBO

d'offres, et détiennent parfois l'exclusivité de la vente d'un appartement. Cependant, il est rare de trouver par cet intermédiaire l'"affaire du siècle". A éviter autant que possible : les produits "marchands de bien"; il s'agit d'appartements achetés à bas prix, "rénovés" (c'est-à-dire qu'on y installe des WC, une douche ou une baignoire, un bloc-cuisine en inox et qu'on barbouille les murs de blanc), et revendus avec un énorme bénéfice. Signalons que les "rénovations" servent parfois à masquer de très graves défauts dans la construction de l'immeuble (fissures, humidité etc...). Méfiance, donc, par rapport à ces appartements, qui sont généralement ceux qui présentent le plus bas rapport qualité/prix.

L'achat direct à un particulier, lui, permet d'économiser les frais d'agence, ce qui n'est pas négligeable (ex : 40 000F pour un appartement de 850 000F) ; la négociation se fait directement, ce qui peut être intéressant. Ceci dit, les prix annoncés par les particuliers ne sont pas toujours inférieurs à ceux proposés par les agences, certains propriétaires ayant des ambitions démesurées ou calculant le prix qu'ils veulent de leur appartement en fonction du prix qu'ils doivent payer pour leur prochain logement. Signalons un dernier mode d'achat qui peut être très avantageux si l'on n'est pas pressé et qu'on a du temps libre : les ventes des

qui a une nette tendance à augmenter dans la bouche des certains vendeurs. Pour juger de l'humidité des murs, il est utile de demander à visiter la cave s'il y en a une. Parler avec les voisins permet parfois d'être informé de certains problèmes dont on ne peut se rendre compte au premier abord (bruits, nuisances diverses, gros travaux à prévoir, etc.). Enfin, il faut absolument demander à la ville de Paris des renseignements précis sur les plans d'aménagement des sols prévus (en particulier dans la ZAC Didot, où les "futurs espaces verts" n'existent parfois que dans l'imagination du vendeur).

PRENEZ LE TEMPS DE LA REFLEXION

Quand on a trouvé un appartement à son goût, on ne veut pas le laisser échapper. Attention cependant à ne pas se laisser embobiner par les techniques de vente - parfois très bien rodées de certains vendeurs. Ces techniques peuvent se résumer en quelques mots : il s'agit de créer une impression d'urgence. L'appartement qu'ils viennent de faire visiter est une affaire exceptionnelle, d'ailleurs il y a déjà plusieurs acheteurs vivement intéressés, dont des marchands de bien. Pour appuyer leur dire, ils donnent plusieurs exemples de

sans ascenseur, vis-à-vis, bruit, mauvaise exposition, cuisine et salle de bains dans la même pièce).

Le quartier a aussi évidemment son importance : la partie du quatorzième la plus périphérique (porte d'Orléans, porte de Châtillon, porte de Vanves) ainsi que les quartiers de Plaisance et de Pernety sont moins "cotés" que le quartier résidentiel proche du parc Montsouris, de Montparnasse ou de Denfert. Pour donner un ordre de grandeur, et sous toute réserve, voici les chiffres les plus récents que nous avons pu trouver : le prix moyen de vente au mètre carré dans le quatorzième serait d'environ 27 500F pour les constructions anciennes, la fourchette allant de 15000 à 40 000F suivant le lieu, le standing de l'immeuble et l'état de l'appartement. En tout état de cause, les prix annoncés dans les agences ou par les particuliers ne sont généralement pas les "derniers" prix, et on peut toujours entamer une négociation.

DE LA PROMESSE A LA VENTE

Pour "réserver" un appartement, on a le choix entre deux types de formules : la promesse de vente ou le compromis de vente. Ces deux formules ne sont pas identiques, puisque la promesse de vente n'engage que



Dessins Olivier Miguérou



LA FORGE ET LE GOUPILLON

En venant des colonnes de la place de Séoul, si l'on prend la rue Vercingétorix, on aperçoit face au jardin public une petite église de pierres blanches, Notre-Dame-du-Travail de Plaisance. Remarquable par son architecture industrielle typique de la fin du XIX^e siècle, elle mérite d'être visitée.

Produit de "l'architecture des ingénieurs", elle est la seule église de Paris appliquant les principes d'Eiffel: ici, pas de massifs piliers et voûtes de pierre, mais de fines colonnes métalliques, une charpente de fer et d'acier et une voûte de bois. Quant à la décoration intérieure, avec ses luxuriantes guirlandes de fleurs, elle est du plus pur Art Nouveau, ce mouvement célèbre pour son style "nouille", dont Hector Guimard, auteur de la station de métro Dauphine, est le représentant le plus connu.

LA FRANCE, TERRE DE MISSION

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les grands travaux parisiens drainent vers la capitale une main-d'œuvre provinciale. Dépendante de la commune de Vaugirard, puis rattachée à Paris en 1860, Plaisance est connue des Parisiens pour ses fermes et ses champs de blé (les noms des rues, du Moulin-de-la-Vierge au Moulin-vert, en témoignent), et surtout pour ses cabarets, quinquettes et folies. L'afflux des manouvriers provinciaux transforme alors Plaisance en un quartier de lotissements, le plus souvent misérables, où logent ceux qui construisent le Paris prestigieux du centre ville mais ne peuvent y vivre.

La hiérarchie catholique, qui rejetait alors toute idée de progrès technique et condamnait globalement la société moderne, se décide à aller à la rencontre de cette France nouvelle, peu pratiquante. Une des priorités est de "faire d'une France redevenue païenne une terre de mission", avec un clergé qui doit "savoir aller au peuple qui ne va plus à lui", et doit non seulement avoir des bases d'économie sociale et politique, mais également s'impliquer dans les œuvres sociales. L'abbé Soulange-Bodin incarne ce nouveau clergé. Auparavant curé de Notre-

Dame-du-Rosaire rue de Vanves (l'actuelle rue Raymond Losserand), il devient en 1896 curé de Notre-Dame-de-Plaisance. Sa mission: construire une nouvelle église, celle de la rue du Texel -aujourd'hui démolie- étant trop exigüe. Quelques jours après son installation, il reçoit une lettre d'un vice-président de l'Union fraternelle du commerce et de l'industrie: "Si vous placiez votre église à édifier sous le vocable de Notre-Dame-du-Travail, réservant un pilier à chacune des professions industrielles et commerciales, (...) un ouvrier entrant dans l'église verrait un enseignement: que sa profession a un saint patron, qu'elle a une corporation et des armes."

Soulange-Bodin s'inspire de cette lettre et lance une souscription pour trouver les fonds nécessaires à la réalisation du projet. Les prospectus lancés à travers la France, proclament: "Pourquoi une église? Pour unir sur le terrain de la religion les travailleurs de toutes les classes. Pourquoi à Paris? Parce que Paris est considéré à juste titre comme le centre du travail et de l'industrie. Pourquoi dans le quartier de Plaisance? Parce que c'est un faubourg composé uniquement de travailleurs, qui n'a pas encore d'église pour ses 35000 habitants, mais qui est admirablement préparé à en recevoir par un ensemble remarquable d'œuvres religieuses et sociales."

Pour quand? Pour 1900. Il faut qu'en venant à l'Exposition universelle, les travailleurs des deux mondes puissent venir prier dans le sanctuaire de la Vierge du travail. Il faut qu'en 1900, tandis que s'ouvrira le Palais des produits du travail, s'ouvre pour les producteurs du travail un sanctuaire d'union et de concorde."

UNE EGLISE QUI RAPELLE L'USINE

Soulange-Bodin et l'architecte Astruc décident donc d'utiliser des matériaux modernes, acier et fer cintré pour la charpente, béton pour le presbytère. Pour Soulange-Bodin, l'église "doit rappeler à l'ouvrier son usine afin qu'il se sente chez lui, dans son milieu

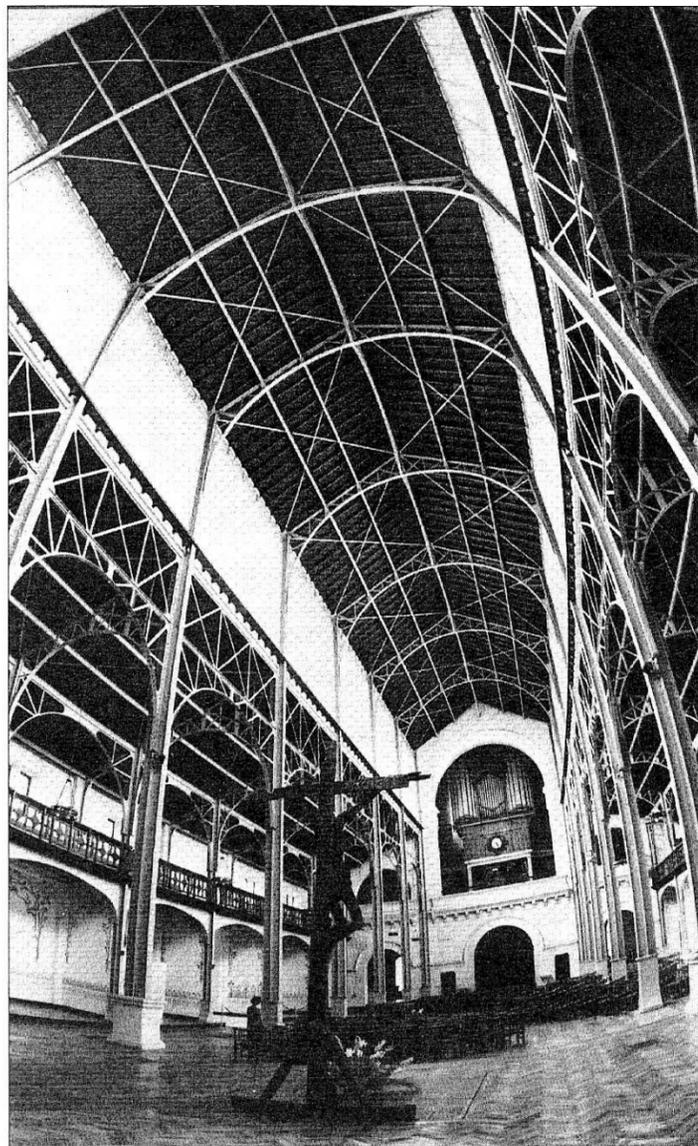
habituel, entouré de (...) fer et de bois que sa main transforme tous les jours. Elle doit être, comme l'usine, un édifice où le travail spirituel est incessant, où le va-et-vient est continu."

Elève de Victor Lanoux, l'architecte de la gare d'Orsay, et probablement séduit par la toute jeune tour Eiffel -elle date de 1900- Astruc choisit pour la nouvelle église une structure métallique afin d'accentuer la parenté avec l'esthétique industrielle. Si ce choix ne choque plus de nos jours, il suscite alors de nombreuses critiques: le fer est accusé d'être "un matériau luciférien". Quant au béton, un critique du Figaro l'apparente non seulement au diable, mais le qualifie de "bolchevique" jusqu'en 1939! En 1910, l'historien d'art Jean Bayet écrit à propos de Notre-Dame-du-Travail: "[sa] charpente exclusivement métallique, avec ses nervures et ses ramifications hardiment projetées, donne à ce monument un aspect fort curieux, mais peu conforme il faut l'avouer, au caractère d'une église."

En revanche, Astruc et Soulange-Bodin restent classiques quant à l'extérieur de l'église: ses murs latéraux et ses contreforts sont en moellons, lesquels proviennent en grande partie de la démolition de l'abattoir de Grenelle. Est-ce pour cette raison que les Parisiens connaissent peu Notre-Dame-du-Travail, trompés par son apparent classicisme, alors qu'elle est la seule église parisienne "Art Nouveau" classée monument historique, et que les touristes Allemands sont nombreux à venir l'admirer?

UNE ACOUSTIQUE EXCEPTIONNELLE

Mais c'est auprès des mélomanes que Notre-Dame-du-Travail a acquis depuis sept ans une nouvelle renommée. En arrivant dans sa nouvelle paroisse en 1983, le curé Alain Maillard de la Morandais, fondateur de l'Accueil Musical de l'église Saint-Merri, découvre qu'en raison de son plafond en bois, Notre-Dame-du-Travail bénéficie d'une acoustique exceptionnelle. Depuis, l'église accueille des concerts de musique clas-



"Un intérieur insoupçonnable"

sique(1) (les mélomanes acceptant à titre bénévole de participer à leur organisation sont les bienvenus), et, depuis Noël 1990, organise tous les dimanches de 16 heures à 18 heures des concerts gratuits grâce aux toutes nouvelles orgues symphoniques. Notre-Dame-du-Travail est sans aucun doute l'une des plus belles églises de Paris, avec son architecture moderne et ses fresques radieuses. Espérons que les habitants de Plaisance, catholiques ou non, feront désormais un crochet

quand ils longeront le jardin Vercingétorix, pour admirer ce mariage réussi entre l'architecture industrielle et l'exubérance de l'Art Nouveau.

(1) les programmes peuvent être obtenus au 43 20 09 51

Alain Maillard est par ailleurs historien et vient de publier aux Editions du Seuil "L'Honneur est sauf", sur la guerre d'Algérie.

LES INROCKUPTIBLES

LA CULTURE ROCK PASSEE EN REVUE

Le rock peut-il prétendre au titre prestigieux de culture? la réussite de la revue Les Inrockuptibles tend à prouver que oui.

C'est aux confins du treizième et du quatorzième, 23 rue d'Alésia, qu'a choisi de se nicher l'une des rédactions les plus indépendantes, les plus motivées et les plus rigoureuses de Paris: celle des Inrockuptibles.

URGENCE

Une aventure qui commence en 1986. Trois étudiants -Christian Fevret, le "boss", Arnaud Deverre et Jean-Daniel Beauvallet-, âge moyen vingt-cinq ans, décident de fonder un magazine rock. Un vrai, un beau, un élégant magazine.

Quelque chose d'intelligent, de respectable... Quelque chose qui correspond enfin à leur manière d'écouter, d'aimer, de vivre et de sentir le rock, leur(s) musique(s), leur culture... Une urgence. Un cri de colère. Comme par dépit.

La presse rock? Certes, elle existe bel et bien. Durant toutes les années soixante-dix, elle aura pour chef de file l'aujourd'hui mythique Rock & Folk, "la" référence de l'époque. Talonné de près, pour des public légèrement différents, par les outsiders Extra (disparu) et Best. Seulement voilà, les années quatre-vingts débarquent. Et avec elles, la pression du show-bis -celle des compagnies de disques, des radios commerciales, des "top-machin" et d'une télévision de plus en plus débiliteuse- se fait sentir chaque jour un peu plus.

Les rédactions finissent par plier: elles entrent définitivement, l'une après l'autre, dans le système, celui du marketing érigé en religion. Résultat: appauvrissement croissant des contenus rédactionnels.

DU ROCK EN NOIR ET BLANC

Beaucoup, parmi lesquels nos trois rebelles, ne s'y reconnaissent plus. Qui s'intéresse aux nouveaux courants? Personne! Qui parle de tous ceux dont les noms n'apparaissent pas en tête d'affiche? Personne... Un canard rock en noir et blanc, sans effets visuels tape-à-l'oeil, sans couleurs agressives giclant en tous sens, sans typos délirantes, sans gros titres et larges manchettes, ça peut exister, ça? Eh oui, cette formule, austère mais d'une lisibilité extrême, ces textes longs,

qui n'hésitent pas à prendre le temps d'aller au fond des choses, ce parti-pris de privilégier l'interview, cette façon de se foutre complètement de la notoriété d'un artiste pour en parler...

Tout ça, c'est ce qui a fait petit à petit le succès grandissant du magazine. Preuve évidente de son utilité. Comme un rafraîchissement dans l'univers de plus en plus sclérosé de la presse spécialisée... Enfin un espace ouvert à la sensibilité, aux mots, au sens, à la pureté, à la découverte, à la réflexion. Et puis, à partir du mois d'avril, l'équipe des Inrockuptibles lance un nouveau titre, L'Immature, exclusivement consacré à la littérature. Non pas un magazine critique mais une revue à lire, recueil de textes, d'inédits ou d'avant-premières. Pas moyen d'en savoir plus pour l'instant; on nous promet une surprise...

MARIO ROULMAN

LA MAIN A LA PAGE

Il y en a qui signent des articles, il y en a d'autres dont les noms n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, font des photos, recherchent des publicités, diffusent le journal, le vendent sur les marchés du quartier, etc

La Page n°10, c'est: Arbo, Juliette Bucquet, Pierre Bourdige, Marine Couraud, Jacques Gazeaux, Béatrice Hammer, Olivier Migerou, Remi-Pierre Pêtre, Jean-Pierre Piednoir.

LE GRENIER DU CHATEAU
Michel BARBILLO

ANTIQUITÉS - BROCANTE

ACHATS - VENTES

176, RUE DU CHATEAU
75014 PARIS

BOUT : 43 21 41 15
DOM : 45 08 50 01

Du placement

aux déplacements

...en finesse

...en respectant les principes de la kinésiologie

DANSE MODERNE

cours enfants et adultes

studio agréable

petits groupes

Lieu : 19 b Villa d'Alésia Paris 14^e

Cie de 7 lieux

45 42 49 65

M^r Leger

M^{me} Colonna

Bar Restaurant

Le Grillon

19, Rue Falguière
75015 Paris

43 20 79 41